

Le village

(Ivan Bounine)

I

L'arrière-grand père des Krassov, que les domestiques appelaient le Tzigane, fut pris en chasse par les lévriers du seigneur Dournovo¹. Le Tzigane avait pris la maîtresse de son *barine*². Le seigneur donna l'ordre de conduire le Tzigane hors de Dournovka³ et de le faire asseoir sur une butte. Il s'y rendit avec sa meute et cria : « Taïaut ! » Resté assis, frappé de stupeur, le Tzigane prit les jambes à son cou. Mais s'enfuir devant des lévriers n'est pas la chose à faire.

Le grand-père des Krassov se retrouva affranchi⁴. Il partit à la ville avec sa famille – et fit bientôt parler de lui : c'était à présent un voleur réputé. Il loua au Faubourg Noir une bicoque pour sa femme, qu'il installa à faire de la dentelle pour la vente, tandis que lui-même, en compagnie du bourgeois Biélokopytov⁵, courait la province en pillant les églises. Lorsqu'on le pinça, sa conduite fut telle qu'on s'extasia longtemps dessus dans tout le district : dans son caftan de velours et ses bottes de chevreau, le voilà qui joue effrontément des pommettes et des yeux et avoue avec une politesse extrême jusqu'au plus petit de ses innombrables méfaits :

— C'est bien cela, monsieur⁶. Exactement, monsieur.

Le père des Krassov, lui, fut un petit trafiquant. Il parcourait le district, vécut un temps à Dournovka, y tenant une échoppe, mais il fit faillite, tourna ivrogne, et revint en ville pour y mourir. Ayant travaillé dans diverses boutiques, ses fils, Tikhon et Kouzma, se firent aussi mercantis. On les voyait qui avançaient

¹ Dournovka : mauvais...

² Maître, seigneur.

³ Village lui appartenant.

⁴ Du servage.

⁵ Au sabot blanc...

⁶ Seulement indiqué par l'enclitique sifflée « s » qui est l'initiale de l'ancien terme pour « monsieur ». Se répétera dans la suite, sans être signalé par une nouvelle note.

lentement dans leur télègue⁷ contenant un grand coffre en son milieu, et criaient d'un air mélancolique :

— De la mar-chandise, bo-onnes femmes ! De la mar-chandise, bo-onnes femmes !

La marchandise – des miroirs, du fil, des fichus, des aiguilles, des bretzels – était dans le coffre. On retrouvait dans la télègue tout ce qu'ils recevaient en échange : des chats crevés, des œufs, des bouts de toile, des chiffons...

Mais, ayant passé quelques années sur les routes, les deux frères furent un jour bien près de s'entre-égorger – et se séparèrent pour éviter le pire. Kouzma s'engagea chez un marchand de bétail, quant à Tikhon, il loua une petite auberge sur la grand-route à proximité de la station de Vorgol, à cinq ou six verstes⁸ de Dournovka, et il ouvrit un cabaret et une boutique : « Vente au détail, thé, soucre, tabac, cigares et autres. »

La barbe de Tikhon, qui allait sur ses quarante ans, s'argentait déjà de-ci de-là. Mais il était encore bel homme, de haute taille et bien bâti ; le visage sévère, basané, un peu grêlé, il était sec et large d'épaules, il était autoritaire et cassant, et avait le geste prompt et habile. Il fronçait tout de même les sourcils plus souvent que par le passé, et ses yeux brillaient d'un éclat encore plus vif.

Il courait inlassablement derrière les commissaires, en ces journées grises d'automne où ils partent recouvrer les contributions et où s'enchaînent, dans les villages, les ventes aux enchères. Infatigable, il achetait aux propriétaires le blé sur pied et louait à vil prix des lopins de terre... Il avait longtemps vécu avec une cuisinière muette – « Au moins, ça ne risque pas de bavarder ! », il en avait eu un enfant qu'elle avait étouffé en dormant, l'écrasant pendant son sommeil, puis il avait épousé une femme de chambre plus de première jeunesse, employée chez la vieille princesse Chakhova. Une fois marié et en possession de la dot, il acheva de ruiner le descendant des Dournovo complètement appauvris, fils de gentilhomme affable et corpulent, chauve à vingt-cinq ans mais pourvu d'une magnifique barbe châtain. Et les moujiks gloussèrent de fierté quand il fit main basse sur le petit domaine des Dournovo : il faut dire que presque tout le village de Dournovka était apparenté aux Krassov !

Ils poussaient aussi des « Ah ! » en le voyant s'ingénier à être partout à la fois : occupé à vendre, à acheter, à venir presque chaque jour à sa propriété, à surveiller comme un épervier chaque pouce de terrain... Ils s'exclamaient et disaient :

— Quelle ardeur ! Ça, c'est un maître !

⁷ Charrette à quatre roues.

⁸ La verste faisait 1,1 km environ. Cette indication ne sera pas rappelée par la suite.

Tikhon Ilitch⁹ faisait lui-même tout pour les en convaincre. Il leur faisait souvent la leçon :

— Pas de gaspillage ! Tu te fais pincer, on te serrera la vis. Mais avec justice. Je suis Russe, les amis. Je n'ai pas à te chiper ton bien, mais n'oublie pas : je ne te donnerai pas un sou du mien ! Je ne fais de cadeau à personne, retiens-le !

Et Nastassia Petrovna¹⁰ (se dandinant, la pointe des pieds en dedans, roulant plus que marchant – car perpétuellement enceinte de fillettes mortes-nées –, jaune, tout enflée, le cheveu rare et blanchâtre) gémissait en l'entendant :

— Es-tu benêt, regarde-toi un peu ! Qu'as-tu à te fatiguer avec ce crétin ? Tu lui fais la leçon, mais lui, il s'en fiche bien. Vois comme il écarte les jambes, on dirait l'émir de Boukhara !

À l'automne, en longeant le côté de l'auberge attenante à la grand-route, tandis que l'autre côté était tourné vers la station et l'élévateur, les roues grinçantes étiraient leur gémissement : les convois de grains montaient et descendaient. À tout instant glapissait la poulie, tantôt à la porte du cabaret, tenu par Nastassia Petrovna, tantôt à celle de la boutique – sombre et sale, fortement imprégnée d'une odeur de savon, de hareng, de *makhorka*¹¹, de pain d'épices à la menthe et de pétrole lampant. Et, à chaque instant, le cabaret retentissait d'exclamations :

— Ouh-ouch ! Elle est costaud, ta vodka, Petrovna ! Elle m'a cogné la tête, qu'elle aille au diable.

— C'est du vrai sucre dans la bouche, mon brave !

— Tu n'aurais pas du tabac à priser pour aller avec ?

— Il fait le malin !

Il y avait encore plus de monde dans la boutique :

— Ilitch ! Tu me pèserais une livre de jambon ?

— Du jambon, mon ami, cette année, grâce à Dieu, je peux en fournir plein !

— Et c'est combien ?

— Trois fois rien !

— Patron ! Du goudron, du bon, vous en avez ?

⁹ Fils d'Ilia, Élie. Signalons que Tikhon se prononce Tikhonne : on ne nasalise pas en russe.

¹⁰ L'épouse de Tikhon.

¹¹ Tabac grossier.

— Mon brave, j'ai du goudron comme ton grand-père n'en avait pas¹² pour son mariage.

— Et c'est combien ?

L'espoir perdu d'avoir des enfants et la fermeture des cabarets furent les grands événements de la vie de Tikhon Ilitch. Il vieillit nettement quand il ne fut plus douteux qu'il ne serait jamais père. Au début, il plaisantait :

— Si, messieurs, j'arriverai à mes fins, disait-il aux gens de sa connaissance. Sans enfants, un homme n'est pas un homme. C'est comme une friche...

Puis il fut gagné par la peur : tout de même, qu'est-ce que ça voulait dire ? L'une étouffait son enfant en dormant, l'autre n'accouchait que d'enfants morts ! Et la dernière grossesse de Nastassia Petrovna avait été particulièrement pénible. Tikhon Ilitch souffrait et devenait irascible. Nastassia Petrovna priait en cachette, pleurait de même, elle faisait pitié, la nuit, quand elle glissait à bas du lit, à la lueur de la veilleuse¹³, croyant son mari endormi et s'agenouillant avec peine, chuchotant, inclinant la tête jusqu'au sol, regardant avec angoisse les icônes et se relevant à grand effort, comme une vieille. Depuis son enfance, Tikhon Ilitch, sans se l'avouer, n'aimait pas les veilleuses, leur incertaine lueur d'église : il n'avait jamais oublié cette nuit de novembre où, dans la mesure étriquée du Faubourg Noir, avait aussi brillé une veilleuse, à la caresse paisible et triste : à l'ombre des chaînettes auxquelles elle était suspendue, régnait un silence de mort ; étendu sur un banc sous les images des saints, le père gisait, immobile, les yeux fermés, son nez aigu en l'air, ses mains de cire jointes sur sa poitrine, cependant que, non loin de lui, derrière la petite fenêtre avec son chiffon rouge en guise de rideau, des jeunes gens bons pour le service défilaient avec des chansons impétueuses et chagrines et des hurlements, au son d'accordéons désunis... À présent, la veilleuse brûlait constamment.

Des colporteurs de Vladimir¹⁴ firent un jour halte à l'auberge pour nourrir leurs chevaux – et fit son apparition dans la maison le « Nouvel oracle et magicien intégral, prédisant l'avenir en fonction des questions posées, avec un supplément portant sur le moyen très facile de tirer les cartes et de lire dans le marc de café¹⁵. » Et, le soir, Nastassia Petrovna mettait ses lunettes, roulait une boulette de cire et la lançait sur les cercles de l'oracle. Tikhon Ilitch observait ce manège du coin de l'œil. Mais les réponses s'avéraient brutales et de mauvais augure, ou n'avaient aucun sens.

« Est-ce que mon mari m'aime ? » demandait Nastassia Petrovna.

¹² Pour en enduire les bottes, afin de les protéger.

¹³ Devant les icônes.

¹⁴ [https://fr.wikipedia.org/wiki/Vladimir_\(ville\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Vladimir_(ville)).

¹⁵ Texte russe : « dans les fèves et le café ».

« Il t'aime comme le chien aime le bâton. »

« Combien d'enfants aurai-je ? »

« Ton destin est de mourir, la mauvaise herbe, on la jette. »

Tikhon Ilitch dit alors :

— Donne un peu, que j'essaie...

Et le voilà qui demande :

« Dois-je faire un procès à une personne de ma connaissance ? »

Et il obtient cette réponse absurde :

« Compte les dents dans ta bouche. »

Un jour, passant la tête dans la cuisine qu'il pensait vide, Tikhon Ilitch vit sa femme auprès du berceau de l'enfant de la cuisinière. Un poulet bigarré se promenait en piaillant sur le rebord de la fenêtre, attrapant les mouches en donnant des coups de bec contre la vitre, et sa femme, assise sur le lit de planches, balançait le berceau et chantait, d'une voix pitoyable et tremblante, une vieille berceuse :

Où est-il couché, mon petit enfant ?
Où se trouve son petit lit ?
Il est tout en haut, au terem¹⁶,
Dans son berceau tout enluminé.
Ne venez pas nous déranger, personne,
Ne venez pas frapper au terem !
Il s'est endormi, le voilà qui dort,
À l'abri d'un rideau sombre,
Sous un taffetas tout fleuri...

Le visage de Tikhon Ilitch se modifia, à cet instant, au point que Nastassia Petrovna, lui ayant jeté un regard, ne se troubla pas, ne fut pas décontenancée : elle se mit juste à pleurer, et dit à voix basse, en se mouchant :

— Pour l'amour du Christ, conduis-moi chez le saint homme...

Et Tikhon Ilitch l'emmena à Zadonsk¹⁷. Mais, en chemin, il se disait que, de toute façon, Dieu devait le punir de n'aller à l'église que la nuit de Pâques. Et des pensées sacrilèges lui passaient par la tête : il se comparait à des parents de

¹⁶ Partie supérieure de la maison.

¹⁷ Ville au célèbre monastère de la Sainte-Vierge : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Zadonsk>.

saints, eux aussi restés longtemps sans enfants. Ce n'était pas très sensé, mais cela faisait longtemps qu'il avait remarqué la présence en lui d'un autre, plus bête que lui. Avant leur départ, il avait reçu une lettre du mont Athos¹⁸ : « Très pieux bienfaiteur Tikhon Ilitch ! Que la paix et le salut soient en vous, sur vous la bénédiction divine et la louable protection de la Mère de Dieu célébrée par tous, et de son lot terrestre, Athos¹⁹, le mont sacré ! J'ai eu le bonheur d'entendre parler de vos bonnes œuvres, et de ce que vous apportez avec amour votre obole à l'édification et à l'embellissement des temples de Dieu et des cellules des moines. À présent, ma cahute est devenue tellement délabrée, avec le temps... » Et Tikhon Ilitch avait envoyé pour la réfection de cette cahute un billet rose²⁰. Il avait depuis longtemps cessé de croire avec un orgueil naïf que sa renommée s'étendait réellement jusqu'au mont Athos, il savait fort bien que de trop nombreuses cabanes y étaient vétustes, il avait tout de même envoyé cet argent. Mais, en dépit de cela, la grossesse de son épouse finit par une vraie torture : avant d'accoucher de son dernier enfant mort-né, Nastassia Petrovna commença, en s'endormant, à avoir des tressaillements, à pousser des gémissements et des glapissements... Elle était, selon ses propres mots, saisie en un instant, pendant son sommeil, d'une sorte de gaieté saugrenue, jointe à une peur inexprimable : tantôt la Reine des Cieux²¹ venait vers elle dans les champs, dans le scintillement de chasubles d'or, tandis qu'un chant s'élevait on ne savait d'où, mélodieux et de plus en plus sonore ; tantôt un diabolin surgissait de dessous son lit, se fondant dans l'obscurité, mais que le regard intérieur percevait très bien, et qui se mettait à jouer vivement et bruyamment, avec des pauses, d'un harmonica ! Il eût mieux valu ne pas dormir dans la moiteur de la chambre, renoncer à l'édredon et aller dormir au grand air, sous l'auvent de l'entrepôt. Mais Nastassia Petrovna avait peur :

— Les chiens viendront me renifler la tête...

Lorsque tout espoir d'avoir des enfants fut perdu, la pensée revint toujours plus fréquemment dans la tête de Tikhon Ilitch : « Au diable ce travail de bagnard, à qui servira-t-il ? » Le monopole²² lui fut comme du sel versé sur une plaie. Ses mains se mirent à trembler, ses sourcils à se contracter douloureusement, sa lèvre à se tordre, notamment en prononçant constamment ces mots : « Notez bien... » Comme par le passé, il posait au jeune homme, il portait d'élégantes bottes en cuir de veau et une chemise brodée et boutonnée sur le côté sous un veston croisé. Mais sa barbe blanchissait, se faisait rare, s'emmêlait...

Et l'été, comme par un fait exprès, fut sec et brûlant. Le seigle fut complètement perdu. Se lamenter devant les clients devint un vrai plaisir.

¹⁸ Haut lieu de l'orthodoxie : https://fr.wikipedia.org/wiki/Mont_Athos.

¹⁹ Interdit aux femmes, il est consacré à la Vierge Marie...

²⁰ Billet de dix roubles.

²¹ La Sainte Vierge.

²² De l'État sur la vente de la vodka, mesure prise par le ministre des finances S. Witte en 1894.

— C'est terminé, monsieur, on arrête ! disait Tikhon Ilitch, en martelant les syllabes, à propos de son commerce d'eau-de-vie. Absolument, monsieur ! Le monopole ! Le ministre des finances veut jouer lui même les négociants !

— Regarde-toi un peu ! gémissait Nastassia Petrovna. Tu en dis, des sottises ! On va t'expédier là où il n'y a pas de vivants !

— On ne me fera pas peur, monsieur ! tranchait Tikhon Ilitch en fronçant les sourcils. Non, monsieur ! Il y a des gens qu'on ne peut pas bâillonner !

Et il reprenait en scandant encore plus nettement les syllabes, à l'intention du client :

— C'est le seigle, monsieur, qui fait plaisir à voir ! Notez bien : le seigle réjouit tout le monde ! Il faut le voir, la nuit, monsieur. On se met sur le pas de la porte, on jette un coup d'œil au champ sous la lune : c'est visible, monsieur, comme une calvitie ! On sort, on regarde : ça brille !

Cette année-là, pour le carême de la Saint-Pierre, Tikhon Ilitch passa quatre jours en ville, à la foire, et s'affligea encore davantage du fait de ses idées noires, de la chaleur et des nuits d'insomnie. D'ordinaire, il se rendait à la foire avec beaucoup d'entrain. Au crépuscule, on graissait les roues des télègues, que l'on bourrait de foin ; on mettait des coussins et un grand caftan dans celle destinée au patron et à son vieil ouvrier. On partait tard, on avançait lentement, dans le grincement des télègues, jusqu'à l'aube. On tenait au début d'amicales conversations, on fumait, on racontait d'effrayantes vieilles histoires à propos de marchands tués en chemin ou assassinés dans les auberges où ils avaient fait halte ; puis Tikhon Ilitch se couchait – et quel plaisir, d'entendre à travers son sommeil la voix des gens croisés, de sentir le balancement, le vacillement de la télègue semblant toujours descendre une pente, et le va-et-vient de la joue sur le coussin, la fraîcheur de la nuit vous enveloppant la tête lorsque venait à chuter la casquette... Il était agréable de se réveiller avant le lever du soleil, dans la rosée du matin rose, au milieu du vert mat des blés, et d'apercevoir au loin, dans son creux bleuté, la gaie blancheur de la ville et l'éclat de son église, de bâiller fortement, de se signer en réponse à une cloche lointaine et de prendre les rênes des mains du vieillard à moitié endormi, faiblissant comme un enfant dans le froid matinal, blanc comme de la craie dans la lueur de l'aube... Mais là, Tikhon Ilitch envoya en avant les télègues avec le vieil ouvrier et voyagea seul, en sulky. La nuit était claire et tiède, mais il n'était pas d'humeur joyeuse ; la route le fatigua ; bien que les feux de la foire, de la prison et de l'hôpital, à l'entrée de la ville, fussent visibles dans la steppe à une dizaine de verstes de distance, il lui semblait qu'il n'arriverait jamais à ces petites lueurs assoupies dans le lointain. Et à l'auberge de la place des Copeaux²³, il faisait si chaud, les puces le dévoraient tellement, les voix résonnaient si fort au portail et les télègues faisaient un tel boucan en entrant dans la cour pavée, les coqs se mirent à chanter de si bonne heure, et les pigeons à roucouler, et l'aube à pointer aux fenêtres ouvertes, qu'il ne ferma pas l'œil de la

²³ À Orel (se prononce Oriol).

nuit. Il dormit peu la deuxième nuit, qu'il essaya de passer à la foire, dans l'une des télègues : les chevaux hennissaient, des lueurs brillaient sous les tentes, on marchait et on discutait aux alentours, et à l'aube, alors que ses paupières se collaient, des sonneries retentirent à la prison et à l'hôpital – et une vache poussa au-dessus de sa tête un formidable mugissement...

— Un vrai bain ! se disait-il à chaque instant de ces journées et de ces nuits.

Étendue sur une verste entière, la foire était, comme toujours, bruyante et désordonnée. Formant un brouhaha indistinct, on entendait le hennissement des chevaux, les trilles de sifflets d'enfants, les polkas et les airs de marche joués par des accordéons. Une foule bavarde de moujiks et de paysannes affluait, roulant du matin au soir dans les passages couverts de poussière et de fumier entre les tentes et les télègues, les vaches et les chevaux, les tréteaux de spectacles et les gargotes à ciel ouvert d'où montait le lourd fumet, la puanteur du lard grillé. Il se trouvait là, comme toujours, une profusion de maquignons, amateurs passionnés de disputes en tout genre et de marchandages ; chantant d'une voix nasillarde, se traînaient en files interminables des aveugles et des indigents, des mendiants et des estropiés marchant avec des béquilles ou allongés dans des chariots ; faisant sonner ses grelots, se frayait lentement un chemin dans la foule la troïka de l'*ispravnik*²⁴, dont les chevaux étaient fermement tenus en bride par un cocher en gilet de velours et portant une petite chapka ornée de plumes de paon... Les acheteurs étaient en nombre auprès de Tikhon Ilitch. S'approchaient des Tziganes à la peau bleuâtre, des Juifs polonais aux cheveux roux, en surtouts de grosse toile et portant des bottes éculées, des nobliaux du coin basanés, en casquette et *poddiovka*²⁵ ; et aussi le prince Bakhtine, splendide hussard accompagné de sa femme habillée à l'anglaise, Khvostov, héros décrépît de Sébastopol, grand et osseux, au visage bistré et ridé, aux traits étonnamment accusés, en tunique longue et pantalon pendouillant sur des bottes à larges bouts, portant une grande casquette à bandeau jaune laissant voir sur ses tempes des cheveux teints d'un brun éteint... Bakhtine se rejetait en arrière pour examiner un cheval, retenant un sourire dans ses moustaches tombantes, remuant un peu la jambe dans sa culotte de cheval cerise. S'étant traîné jusqu'au cheval qui le regardait en coin d'un œil de braise, Khvostov s'arrêtait soudain comme s'il allait tomber, levait sa béquille, et il était le dixième à demander, d'une fois sourde et inexpressive :

— Tu le vends combien ?

Et il fallait répondre à tout le monde. Serrant les mâchoires, Tikhon Ilitch se forçait à répondre, et il demandait un tel prix que les gens s'écartaient sans insister.

Il était à la fois blême et bronzé, il était amaigri et couvert de poussière, il ressentait un ennui mortel, ainsi qu'une faiblesse dans tout son corps. Il avait l'estomac délabré, ça lui faisait des crampes. Il dut aller à l'hôpital. Mais là, il fit la

²⁴ Chef de la police locale. Rappel : la troïka est un équipage de trois chevaux.

²⁵ Pardessus plissé à la taille.

queue un couple d'heures, assis dans un couloir plein de bruit, dans une répugnante odeur de phénol, il n'était plus Tikhon Ilitch mais un vulgaire quémandeur faisant antichambre chez un patron ou un chef de bureau. Et lorsque le docteur, ressemblant à un diacre, le teint rouge et les yeux clairs, en redingote noire étriquée, sentant le cuivre, colla en reniflant son oreille froide contre sa poitrine, il se hâta de dire que « ça allait mieux du côté du ventre », et seule la timidité l'empêcha de refuser l'huile de ricin. Revenant à la foire, il avala un bon verre de vodka avec du sel et du poivre et recommença à manger du saucisson et du pain de mauvaise qualité, à boire du thé et de l'eau non bouillie, de la soupe au chou mariné – sans parvenir à étancher sa soif. Des connaissances lui proposaient de se « rafraîchir avec un coup de bière », et il y allait. Un vendeur de kvas²⁶ braillait :

— Un bon p'tit kvas, un p'tit coup dans le nez ! Un kopeck le verre, une limonade supérieure !

Et il arrêta le vendeur de kvas.

— De la gla-ace ! criait d'une voix de ténor un vendeur de glace chauve et en sueur, vieux bedonnant en chemise rouge.

Et le voilà qui mangeait, à l'aide d'une cuiller en os, une glace rappelant la neige et qui lui sciait les tempes.

Couvert de poussière, défoncé par les pieds, les roues et les sabots, engorgé d'ordures et de fumier, le pacage se vidait déjà : la foire se dispersait. Mais Tikhon Ilitch, comme pour faire enrager quelqu'un, s'obstinait à maintenir en pleine chaleur et dans la poussière ses chevaux non vendus, et restait encore assis dans sa télègue. Seigneur Dieu, quel pays ! Du *tchernoziom*²⁷ sur un *archine*²⁸ et demi de profondeur, et de quelle qualité ! Et il ne se passe pas cinq ans sans famine. Une ville célèbre dans la Russie entière pour son commerce de grains – mais pas plus de cent personnes, dans toute la ville, à pouvoir se rassasier de pain. Et la foire ? Des mendiants, des idiots, des aveugles et des estropiés – tous effrayants à voir, de quoi avoir la nausée –, un régiment au grand complet !

Tikhon Ilitch revint chez lui sous le chaud soleil de la matinée, en suivant l'ancienne grand-route. Il passa par la ville, le marché, puis traversa un petit cours d'eau acidifié par les tanneries, puis, sur l'autre rive, monta la côte et traversa le Faubourg Noir. Il avait autrefois été employé avec son frère dans une boutique du marché, celle de Matorine. Maintenant, au marché, tout le monde le saluait. Il avait passé son enfance au Faubourg – à mi-pente, au milieu des maisonnettes plantées en terre, aux toits pourris et noircis, au milieu du fumier qu'on faisait sécher pour le chauffage, des ordures, des cendres et des chiffons... Il n'y avait plus trace, à

²⁶ Boisson fermentée : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Kvas>.

²⁷ Terre noire fertile.

²⁸ L'archine faisait 0,71 m.

présent, de la mesure où était né et avait grandi Tikhon Ilitch. À sa place, se tenait une maisonnette nouvelle, en planches, avec une enseigne rouillée au-dessus de l'entrée : *Sobolev, tailleur pour le clergé*. Tout le restant du faubourg était comme autrefois : des cochons et des poules devant le seuil des portes ; de hautes perches aux portes cochères, portant des cornes de bélier ; des dentellières au large visage blanc se montrant aux fenêtres minuscules, derrière des pots de fleur ; des gamins aux pieds nus, avec une bretelle unique sur l'épaule, en train de lancer un cerf-volant à la queue en écorce de tilleul ; des fillettes aux cheveux d'un blond terne, jouant tranquillement, à côté des bancs de terre entourant les mesures, à leur jeu préféré : l'enterrement des poupées... Parvenu en haut de la côte, en plein champ, il fit le signe de la croix, tourné vers le cimetière dont l'enceinte avait jadis abrité, au milieu de vieux arbres, la tombe effrayante du riche avare Zykov, qui s'était effondrée au moment même où on la comblait. Resté un instant pensif, il fit tourner son cheval en direction de l'entrée du cimetière.

Devant cette grande porte blanche était assise, tricotant un bas, une vieille qui paraissait sortie d'un conte – avec des lunettes, un nez crochu et des lèvres avalées : l'une des veuves vivant à l'hospice dépendant du cimetière.

— Bonjour, grand-mère ! cria Tikhon Ilitch en attachant son cheval à un poteau près de l'entrée. Tu peux garder mon cheval ?

— je peux faire ça, petit père.

Tikhon Ilitch ôta sa casquette, recommença, roulant des yeux, il se signa devant le tableau de la Vierge au-dessus de la porte et ajouta :

— Vous êtes beaucoup, à présent ?

— Douze vieilles en tout, petit père.

— Alors, vous devez souvent vous disputer ?

— Souvent, petit père...

Et Tikhon Ilitch s'en alla sans hâte parmi les arbres et les croix, en suivant l'allée menant à une vieille église en bois. À la foire, il s'était fait couper les cheveux, égaliser et raccourcir la barbe, ce qui le rajeunissait beaucoup. La maigreur consécutive à sa maladie le rajeunissait aussi, de même que son hâle — seuls des triangles de délicate peau blanche, à ses tempes, marquaient le passage de la tondeuse. Le rajeunissaient également ses souvenirs d'enfance et de jeunesse, ainsi qu'une casquette de toile toute neuve. En marchant, il regardait sur les côtés... Comme la vie est courte et dépourvue de sens ! Et quelle paix, quelle sérénité tout autour, dans cette accalmie ensoleillée, dans l'enceinte de ce vieux cimetière ! Un vent brûlant passait rapidement sur les cimes des arbres brillants, à travers lesquelles, leur frondaison s'étant éclaircie prématurément à cause de la chaleur, se montrait un ciel sans nuages ; ce vent agitait sur les dalles et les monuments l'ombre légère et transparente des feuilles. Et quand le vent tombait,

le soleil chauffait fortement les fleurs et l'herbe, les oiseaux chantaient délicieusement dans les buissons, les papillons s'abandonnaient à une douce langueur dans les allées brûlantes... Sur une croix, Tikhon Ilitch lut :

Quelle terrible redevance
La mort perçoit-elle des hommes !

Mais il n'y avait rien de terrible aux alentours : il allait, observant même avec une sorte de satisfaction que le cimetière s'étendait, que de nouveaux mausolées avaient fait leur apparition au milieu des vieilles pierres taillées comme des tombes sur pied, des lourdes dalles de fonte et des énormes croix grossières et déjà pourrissantes dont il était plein. *Morte le 7 novembre 1819 à 5 heures du matin* – ce genre d'inscription était horrible, la mort est mauvaise, à l'aube d'une grise journée d'automne, dans un vieux chef-lieu de district ! Mais tout à côté, un ange de gypse brillait de toute sa blancheur entre les arbres, les yeux tournés vers le ciel, et sur le socle en-dessous de la statue étaient gravés ces mots en lettres d'or : *Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur*²⁹ ! Sur le monument tout en fer, irisé par le temps et les intempéries, de quelque assesseur de collège³⁰, on pouvait déchiffrer les vers suivants :

Il servit honnêtement le tsar,
Aima chaudement son prochain,
Et les gens l'estimèrent...

Ces vers parurent mensongers à Tikhon Ilitch. Mais où est la vérité ? Tenez, cette mâchoire humaine qui traîne dans les buissons, et qui a l'air faite de cire sale : voilà tout ce qui reste d'un homme... Vraiment tout ? Les fleurs pourrissent, de même que les rubans, les croix, les cercueils et les ossements dans la terre – tout est mort et décomposition ! Mais Tikhon Ilitch lut plus loin : *Il en est ainsi de la résurrection des morts : ce qui a été semé dans la corruption se relèvera intact.*

Toutes les inscriptions parlaient de façon touchante de la paix et du repos, de la tendresse et de l'amour qui n'existent pas sur la terre, et n'y existeront jamais, de ce dévouement mutuel et cette soumission à Dieu, de ces ardents espoirs en une vie future et en des retrouvailles dans une contrée différente et bienheureuse, de ces choses auxquelles on ne croit qu'ici, et de cette égalité qui est l'œuvre de la mort seule – de ces instants où l'on pose un dernier baiser sur les lèvres d'un mendiant, voyant en lui un frère égal aux tsars et aux puissants de ce monde... Et au loin, dans un angle de l'enceinte, dans des buissons de sureaux sommeillant en plein soleil, Tikhon Ilitch aperçut la petite tombe récente d'un enfant, une croix, et sur la croix, ce distique :

Chut, les feuilles, ne faites pas de bruit,

²⁹ Apocalypse, 14-13.

³⁰ Fonctionnaire de rang moyen : https://fr.wikipedia.org/wiki/Table_des_Rangs.

Ne réveillez pas mon Kostia³¹ !

Et, au souvenir de son enfant étouffé dans son sommeil par la cuisinière, il cligna des yeux, sentant les larmes monter en lui.

La grand-route passant devant le cimetière et allant se perdre dans les ondulations des champs, aucun équipage ne l'emprunte jamais. On suit un chemin poussiéreux parallèle à la route. Ainsi fit Tikhon Ilitch. Un fiacre en ruine vint à sa rencontre – les cochers ne manquent pas de hardiesse, dans le district ! Il se trouvait dans ce fiacre un chasseur habitant la ville : il avait à ses pieds un chien couchant de couleur pie, sur ses genoux un fusil dans son étui et il était chaussé de hautes bottes de marais, bien qu'il n'y eût pas de marais dans le district. Tikhon Ilitch serra les dents de dépit : à faire trimer comme ouvrier, ce coquin oisif ! Le soleil de midi était torride, un vent brûlant soufflait, le ciel sans nuages prenait une teinte ardoise. De plus en plus fâché, Tikhon Ilitch tournait la tête pour éviter la poussière volant au-dessus de la route, et il louchait, de plus en plus soucieux, sur les blés maigrichons, prématurément un peu séchés.

S'aidant de longs bâtons, des foules de pèlerines avançaient d'un pas égal, éreintées de fatigue et épuisées par la chaleur. Elles saluaient humblement et jusqu'à terre Tikhon Ilitch, mais là encore, il n'y voyait que filouteries.

— Les saintes nitouches ! Et, à l'étape, elles doivent se quereller comme des chiennes !

Soulevant des nuages de poussières, des moujiks ivres poussaient leurs petits chevaux : ils revenaient de la foire, roux, noirs ou gris de cheveux, mais tous uniformément hideux, maigres et en guenilles. En dépassant leurs télègues bruyantes et grinçantes, Tikhon Ilitch hochait la tête :

— Ah les pouilleux, puisse le diable vous emporter !

L'un d'eux, sa chemise d'indienne partant en lambeaux, dormait, étendu sur le dos, secoué par les cahots comme un mort, la tête rejetée en arrière, sa barbe ensanglantée pointant vers le haut, ainsi que son nez enflé et couvert de sang séché. Un autre, courant pour rattraper sa chapka³² emportée par le vent, trébucha – et Tikhon Ilitch lui allongea un coup de fouet avec une jouissance haineuse. Une télègue vint à sa rencontre, pleine de tamis à grains, de pelles et de paysannes ; tournant le dos au cheval, elles étaient secouées et tressautaient ; l'une d'elles portait une casquette d'enfant neuve, la visière en arrière, une autre chantait, une troisième agitait les mains et, au passage, hurla avec un gros rire à Tikhon Ilitch :

— Hé tonton ! T'as perdu une goupille !

³¹ Diminutif de Konstantin.

³² Rappel, à tout hasard : c'est un bonnet de fourrure.

Au-delà de la barrière où la grand-route faisait un virage et où s'attardaient les télègues grinçantes, lieu déjà saisi par le silence, l'immensité et la fournaise de la steppe, il sentit de nouveau que le plus important, malgré tout, sur terre, c'était le travail, l'occupation. Ah, quelle misère tout autour ! Les moujiks étaient complètement indigents, il ne restait plus le moindre kopeck dans les petits manoirs appauvris dispersés dans le district... Ce qu'il fallait ici, c'était d'un maître, un maître !

À mi-chemin se trouvait le gros bourg de Rovnoïe. Un vent sec soufflait dans les rues désertes et passait sur les osiers brûlés de chaleur. Près du seuil des portes, des poules se hérissaient et s'enterraient dans la cendre. Une église d'une couleur saugrenue avançait avec rudesse sur le pacage nu. Derrière elle brillait au soleil un petit étang argileux adossé à une digue de fumier, montrant une eau épaissie et jaune dans laquelle se tenait un troupeau de vaches y faisant à tout instant leurs besoins, ainsi qu'un moujik nu se savonnant la tête. Il était entré dans l'eau jusqu'à la ceinture, une petite croix de cuivre brillait sur sa poitrine, son cou et son visage étaient noirs de hâle, tandis que son corps était tout blanc, d'une pâleur frappante.

— Débride donc mon cheval, dit Tikhon Ilitch en faisant avancer sa monture dans l'étang enveloppé de l'odeur du troupeau.

Le moujik jeta son savon marbré de bleu au bord de l'étang, noir de bouses de vache, et, la tête grise de mousse, se couvrit pudiquement et se hâta d'obéir. Le cheval inclina le cou vers l'eau avec avidité, mais l'eau était si chaude et si répugnante qu'il releva le museau et se détourna. Sifflotant à son intention, Tikhon Ilitch balançait sa casquette :

— Eh bien, elle est chouette, votre eau ! Vous buvez vraiment ça ?

— Chez vous, elle serait sucrée ? répliqua le moujik avec une aimable gaieté. Ça fait mille ans qu'on la boit ! L'eau, ça va, c'est plutôt le pain qui manque...

Au-delà de Rovnoïe, la route passait au milieu d'une suite de champs de seigle — là encore, des seigles grêles, sans force, infestés de bleuets... Et, à Vysselki, tout près de Dournovka³³, sur un saule noueux et creux, se tenait une nuée de freux, leur bec argenté grand ouvert — ils aiment, allez savoir pourquoi, les coins incendiés : il ne restait de Vysselki, à ce moment-là, que le nom, et les charpentes noircies d'izbas au milieu de gravats. Une petite fumée d'un bleu laiteux montait de ces décombres, il y flottait une aigre odeur de brûlé... La pensée de l'incendie traversa Tikhon Ilitch en un éclair. « Quel malheur ! » pensa-t-il, tout pâle. Rien, chez lui, n'était assuré, tout pouvait s'envoler en très peu de temps...

Depuis la Saint-Pierre de cette année, depuis cette mémorable expédition à la foire, Tikhon Ilitch s'était mis à boire : assez souvent, sans aller jusqu'à être saoul, mais tout de même de quoi avoir le visage bien rouge. Cependant, cela ne gênait

³³ Rappel : c'est /e Village...

en rien ses affaires, pas plus que ça ne nuisait à sa santé, selon ses propres mots. « La vodka adoucit le sang », disait-il. À présent, il n'était pas rare qu'il parlât de *bagne*, de *nœud coulant* ou de *cage dorée* à propos de sa vie. Mais il suivait son chemin avec toujours plus d'assurance, et plusieurs années s'écoulèrent avec une telle monotonie qu'elles se fondirent en un seul jour ouvré. Et les nouveaux et considérables événements qui survinrent, on ne les avait pas pressentis : la guerre avec le Japon et la révolution.

Les premières conversations sur la guerre donnèrent lieu, bien entendu, à pas mal de fanfaronnades. « Le Cosaque, mon vieux, il va rondement les hacher menu, ces Jaunes ! » Mais d'autres discours se firent bientôt entendre.

— De la terre, on en a à ne pas savoir quoi en faire ! disait même Tikhon Ilitch, d'un ton sévère de patron. Ce n'est pas une guerre, monsieur, c'est carrément une absurdité !

Et il accueillait avec ravissement, avec une joie mauvaise les nouvelles annonçant les terribles défaites de l'armée russe :

— Et toc, bien fait ! Vas-y, cogne dessus !

On fut aussi, dans un premier temps, plein d'enthousiasme pour la révolution, on s'extasiait devant les assassinats.

— Le coup qu'il a flanqué au ministre, disait parfois Tikhon Ilitch, transporté d'enthousiasme. Il n'en reste rien, du ministre !

Mais dès qu'il fut question d'expropriation, la rage se réveilla en lui. « Tous des youpins, ceux qui sont à l'œuvre ! Tous des youpins, monsieur, et puis les autres hirsutes, les étudiants ! » Et c'était à n'y rien comprendre : tout le monde disait : révolution, révolution, et tout autour, c'était le train-train habituel : le soleil brillait, les seigles fleurissaient dans les champs, les chariots se traînaient vers la station... Le silence du peuple était incompréhensible, ses propos évasifs également.

— il est devenu sournois, le peuple ! disait Tikhon Ilitch. C'est carrément effrayant, ce qu'il est sournois !

Et, oubliant ses *youpins*, il ajoutait :

— Mettons que toute cette musique-là, ça ne soit pas bien sorcier, monsieur. Changer le gouvernement, partager la terre de façon équitable, un gamin pigerait ça, monsieur. Partant, c'est clair, pour qui il est, le peuple. Mais, bien sûr, il se tait. Et il faut, partant, faire en sorte qu'il continue à se taire. Il ne faut pas lui ouvrir de brèche ! Autrement, gare ! Qu'il renifle l'odeur du succès, qu'il sente l'avaloir³⁴ sous sa queue, il brisera tout en mille morceaux, monsieur !

³⁴ <https://www.cnrtl.fr/definition/avaloir>.

Lorsqu'il lisait ou entendait dire qu'on ne confisquerait la terre qu'à ceux possédant plus de cinq cents déciatines³⁵, il se mettait lui-même du côté des agitateurs. Il se lançait même dans des discussions avec les moujiks. Par exemple, voilà qu'un moujik s'arrête devant sa boutique et dit :

— Non, t'as beau dire, Ilitch³⁶, la terre, on peut la prendre, seulement, à un juste prix. Mais comme ça, non, c'est pas bien...

Il fait très chaud, une odeur monte des planches de pin entassées près du hangar, en face de la cour. On entend, derrière les arbres et les bâtiments de la station, la locomotive d'un train de marchandises siffler en lâchant une vapeur brûlante. Tikhon Ilitch se tient là, tête nue, clignant des yeux et affichant un sourire rusé. Il répond en souriant :

— Voui. Et si ce n'est pas un vrai patron, mais un bon à rien ?

— Qui ça ? Le barine³⁷ ? Ah, ça, c'est à part. Dans ce cas-là, on peut lui prendre la terre et tout le fourbi !

— Eh bien, c'est exactement ce que je dis !

Mais une autre nouvelle arrivait : on prendrait la terre même à moins de cinq cents déciatines ! Alors le désaccord et l'esprit de chicane s'emparaient aussitôt de lui. Il se mettait à trouver odieux tout ce qui concernait la maison.

Son aide légorka sortait de la boutique des sacs de farine et les secouait. Le haut pointu de sa tête, ses cheveux raides et épais – « comment ça se fait donc que les idiots ont les cheveux si drus ? » – , son front enfoncé, sa face d'œuf en biais, ses yeux protubérants de poisson, avec leurs paupières aux cils blancs de veau comme tendues dessus : on avait l'impression que la peau lui manquait, que le petit gars devrait ouvrir la bouche pour fermer les yeux, et qu'il lui faudrait ouvrir tout grand les paupières pour fermer la bouche. Tikhon Ilitch lui criait avec une brutalité méchante :

— Imbécile ! Bourrique ! Pourquoi secoues-tu ça sur moi ?

Ses chambres, la cuisine, la boutique et le hangar abritant naguère le débit de boissons, tout faisait partie du même bâti, sous une même toiture métallique. De trois côtés s'y adossaient les auvents d'un enclos au toit de chaume, formant ainsi un carré confortable. Des granges faisaient face à la maison, de l'autre côté de la route. La station était à droite, la route à gauche. Avec une boulaie au-delà de la grand-route. Et lorsque Tikhon Ilitch n'était pas dans son assiette, il allait marcher sur la grand-route : ce ruban blanc allait d'un col à l'autre et courait vers le sud,

³⁵ La déciatine faisait 1,1 ha.

³⁶ En s'adressant familièrement à lui par son seul patronyme.

³⁷ Rappel : maître, seigneur.

s'abaissant avec les champs et se relevant seulement à l'horizon, à l'occasion d'une guérite lointaine, à l'endroit où le coupait la voie ferrée venant du sud-est. Et si par hasard y passait quelque moujik de Dournovka³⁸, évidemment un gars un peu sensé, un peu malin, par exemple lakov, que tout le monde appelait lakov Mikititch³⁹ pour sa richesse et son avarice, Tikhon Ilitch l'arrêtait.

— Tu pourrais au moins t'acheter une casquette ! lui criait-il, railleur.

lakov, en chapka, chemise de chanvre et épais pantalon court, les pieds nus, était assis sur la ridelle de sa télègue. Il tira les guides de corde pour arrêter sa jument bien nourrie.

— Salut, Tikhon Ilitch, dit-il d'un ton réservé.

— Salut ! Ta chapka, je te dis qu'il serait temps d'en faire don aux nids de choucas !

lakov, souriant avec une ironie madrée vers le sol, hocha la tête.

— Cela... comment dire ?... ne serait pas une mauvaise chose. Seulement, le capital, par exemple, ne le permet pas.

— Tu m'en diras tant ! On vous connaît, vous autres, les orphelins de Kazan⁴⁰ ! Tu as marié ta fille, ton gars aussi, tu as de l'argent... Que veux-tu encore obtenir du Seigneur Dieu ?

C'était flatteur pour Jacob, mais le laissait encore plus réservé.

— Ô Seigneur ! bredouilla-t-il d'une voix chevrotante, avec un soupir. De l'argent... J'en ai jamais eu, en fait... Et mon gars... mon gars ? Eh ben, il ne me fait pas grand plaisir, mon gars... Autant dire les choses carrément, il ne me fait pas grand plaisir !

Comme bien des moujiks, lakov était quelqu'un de très nerveux, notamment quand il était question de sa famille, de son ménage. Il était très dissimulé, mais sa nervosité prenait alors le dessus, même si seuls ses propos hachés et sa voix tremblante la trahissaient. Et, pour le mettre aux cents coups, Tikhon Ilitch lui demanda d'un ton compatissant :

³⁸ La petite gare de Vorgol, que jouxte le bâtiment abritant la boutique de Tikhon Ilitch est à quelques verstes du village de Dournovka, voir page 2.

³⁹ Déformation de Nikitich, forme abrégée de « fils de Nikita ». Nom et patronyme : signe de respect. Quant à lakov, c'est Jacob en français, qui a donné Jacques.

⁴⁰ Coquins jouant les pauvres. L'expression remonte au XVI^e siècle, à l'époque où Ivan IV étendit son pouvoir au khanat de Kazan, jusqu'ici gouverné par des sybarites qui mendièrent auprès des Russes de quoi continuer leur vie délicateuse...

— Il ne te fait pas plaisir ? Dis-moi un peu pourquoi ! Tout ça à cause de sa femme ?

Iakov, promenant ses regards autour de lui, se grattait la poitrine de ses ongles :

— À cause de sa femme, que les crampes la brisent !

— Il est jaloux ?

— Jaloux, oui... Elle m'a fait passer pour le beau-père qu'abuse⁴¹...

Les yeux de Iakov partaient dans toutes les directions :

— Elle est allée se plaindre à lui, son mari ! Et elle voulait m'empoisonner ! Des fois, par exemple, on prend froid... on fume un coup, pour dégager la poitrine... Eh ben, elle m'a glissé sous l'oreiller une cigarette... Si j'avais pas regardé, j'étais fichu !

— C'était quoi, comme cigarette ?

— Des os de morts qu'elle avait pilés et versés à la place du tabac...

— Ton gars est idiot ! Il devrait lui apprendre, à la russe !

— Penses-tu ! Il m'a grimpé sur la poitrine, par exemple ! En se tortillant comme un serpent !... Je vais pour l'attraper par la tête, seulement elle est rasée, sa tête... Je l'empoigne par sa chemise, mais ça me faisait pitié de la déchirer !

Tikhon Ilitch hocha la tête, resta un instant silencieux et finit par se décider :

— Eh bien, comment ça se passe, là-bas, chez vous ? Vous attendez toujours la rébellion ?

Mais la dissimulation faisait aussitôt retour chez Iakov, qui ricanait en agitant la main, railleur.

— Bah ! marmonna-t-il avec volubilité, comme si on avait besoin de foncer tête baissée ! Une rébellion ! Les gens sont paisibles, par chez nous... Des gens paisibles...

Et il tira sur les guides, comme si le cheval s'agitait.

— Et la réunion, dimanche, c'était pour quoi faire ? lança soudain Tikhon Ilitch avec hargne.

⁴¹ Allusion à une ancienne coutume paysanne russe, la *snokhatchestvo* : le pater familias avait des relations sexuelles avec sa belle-fille pendant la minorité ou l'absence de son fils.

— La réunion ? Je n'en sais fichtre rien ! Ça a braillé, par exemple...

— Je sais à quel sujet ça a braillé !

— Bah quoi, je ne le cache pas... On a causé, par exemple, que l'ordre, à ce qu'y paraît, circule – plus question de travailler chez les maîtres au prix d'antan...

C'était tout de même vexant de se dire qu'à cause d'un certain village, Dournovka, les bras restaient ballants ! Et il y avait, dans ce Dournovka, une trentaine de foyers en tout. En plus, situé dans un trou du diable : un large ravin⁴², avec d'un côté les izbas, de l'autre le pauvre domaine⁴³. Et cette malheureuse propriété échangeait des coups d'œil avec les izbas et attendait qu'arrive d'un jour à l'autre *l'ordre*... Ah, y amener quelques Cosaques avec des fouets !

Mais *l'ordre* arriva quand même. Un dimanche, le bruit se répandit qu'il y avait un meeting à Dournovka et qu'un plan s'élaborait pour attaquer la propriété. Les yeux pleins d'une joie mauvaise, se sentant une force et une audace extraordinaires, prêt à « écorner le diable lui-même », Tikhon Ilitch cria pour ordonner d'atteler « le poulain au sulky », et, dix minutes plus tard, il poussait sa monture sur la grand-route, dans la direction de Dournovka. Après une journée pluvieuse, le soleil se couchait au milieu de nuées d'un gris rougeâtre, les troncs, dans le bois de bouleaux, étaient rouge vif, on avançait péniblement sur le chemin⁴⁴, que la boue d'un violet sombre le couvrant détachait nettement de la verdure fraîche. Une écume rose tombait des cuisses du poulain ainsi que de l'avaloir ne tenant pas en place. Avec un fort claquement des guides, Tikhon Ilitch s'éloigna de la voie ferrée, prenant à droite et suivant un chemin à travers champs ; en apercevant Dournovka, il douta un instant de la véracité des rumeurs de révolte. Il régnait aux alentours un silence paisible, les alouettes entonnaient tranquillement leur chant du soir, une odeur fort paisible de terre humide montait du sol, ainsi que celle, douce, des fleurs des champs... Mais son regard tomba soudain sur les guérets⁴⁵ tout couverts de mélilots⁴⁶, à côté du domaine : un troupeau de chevaux du village paissait sur ses guérets ! Donc, ça commençait bel et bien ! Et, d'une secousse des guides, Tikhon Ilitch passa en coup de vent près du troupeau, près de la grange envahie de bardanes et d'orties, près du bas verger plein de moineaux, près de l'écurie et de l'izba des domestiques, et sauta dans la cour...

Il se passa alors quelque chose d'absurde : au crépuscule, glacé de fureur, de honte et d'effroi, Tikhon Ilitch se trouvait, dans son sulky, en plein champ. Son

⁴² Voilà qui rappelle la nouvelle de Tchekhov parue en 1900, *Dans le ravin*...

⁴³ Celui des Dournovo, initialement. On rappelle que Tikhon a fait main basse dessus. Voir page 2

⁴⁴ Chemin sur lequel on circule, qui longe la grand-route : voir page 12.

⁴⁵ Terre labourée et non ensemencée.

⁴⁶ <https://fr.wikipedia.org/wiki/M%C3%A9lilot>

cœur battait la chamade, ses mains tremblaient, son visage était brûlant, il tendait l'oreille ; il avait l'ouïe fine d'un fauve. Il restait assis à écouter les cris lui parvenant de Dournovka et se rappelant comment une foule qui lui avait paru énorme avait, en l'apercevant, dévalé le ravin pour se ruer dans la propriété, remplissant la cour de clameurs et d'invectives, se massant devant le perron et le pressant contre la porte. Il n'avait que son fouet dans les mains. Il le brandissait, tantôt en reculant, tantôt en se jetant sur la foule dans un geste désespéré. Mais le bourrelier – l'air méchant, efflanqué, le ventre affaissé, le nez pointu, portant des bottes et une chemise d'indienne lilas – partait à l'attaque en brandissant son bâton avec encore plus d'ampleur et d'audace. Il braillait, parlant au nom de la foule, qu'on avait donné l'ordre de « cesser tout travail » – cesser le travail en même temps, le même jour et la même heure, dans toute la province : de chasser de toutes les exploitations les ouvriers agricoles venus du dehors, de mettre à leur place des gens du coin, avec un salaire journalier d'un rouble⁴⁷ ! Et Tikhon Ilitch braillait encore plus fort pour couvrir la voix du bourrelier :

— Aha ! Voilà ! Le rôdeur a fait des progrès, le voilà agitateur ! Tu t'es fait la main !

Et le bourrelier, tenace, attrapait chaque mot au vol.

— C'est toi le rôdeur ! hurla-t-il, congestionné. Toi, vieil imbécile ! Dis-donc, tu crois que je ne sais pas combien t'en as, de terre ? Combien, écorcheur⁴⁸ ? Deux cents⁴⁹ ? Alors que moi, merde ! J'en ai tout au plus aussi grand que ton perron ! Et pourquoi ça ? Tu es qui ? Tu es qui, je te le demande ? Tu sors de quelle cuve ?

— Eh bien, Mitka⁵⁰, retiens ça ! cria enfin Tikhon Ilitch qui, impuissant et sentant que la tête commençait à lui tourner, fendit la foule en direction de son sulky. Retiens qu'on en reparlera !

Mais les menaces ne faisaient peur à personne, et son départ fut salué par un chœur de gros rires, des clameurs et des sifflets... Ensuite, il fit le tour du domaine, s'arrêtant, restant immobile, à écouter. Il allait jusqu'à la route, jusqu'au carrefour, se tenant face au crépuscule, tourné vers la station, prêt à tout instant à envoyer un coup de fouet à son cheval. Tout était silencieux, l'air était tiède et humide, il faisait sombre. La terre montant à l'horizon, où se consumait encore une faible lueur rougeâtre, était d'une noirceur de précipice.

— Bou-ge pas sale rosse ! marmonnait Tikhon Ilitch entre ses dents au cheval qui remuait un peu. Bou-ge pas !

⁴⁷ L'auteur évoque ici la révolution de 1905, du côté d'Orel...

⁴⁸ Dans les deux sens du terme : écorcheur de chats et spéculateur, trafiquant. Vieux terme.

⁴⁹ Déciatines. Rappel : la déciatine correspondait à un peu plus d'un hectare.

⁵⁰ Diminutif de Dmitri.

Des voix et des cris lui parvenaient de loin. Une voix se détachait, celle de Vanka⁵¹-le-Rouge, qui avait déjà travaillé deux fois dans les mines du Donetsk⁵². Et puis, monta soudain au-dessus de la propriété une colonne de feu sombre : les moujiks avaient mis le feu, dans le verger, à la cahute du jardinier, et le pistolet que celui-ci avait, en s'enfuyant, oublié dans la cabane, se mit à partir tout seul à cause des flammes...

On apprit par la suite, c'est la vérité, que s'était accompli quelque chose de prodigieux : le même jour, les moujiks de presque tout le district s'étaient insurgés. Et les hôtels de la ville furent longtemps remplis de propriétaires venus se mettre sous la protection des autorités. Mais Tikhon Ilitch, après coup, ressentait une grande honte à la pensée qu'il avait lui aussi cherché refuge auprès des autorités : de la honte parce que la révolte des moujiks avait consisté, en tout et pour tout, à brailler dans le district, à piller et incendier quelques propriétés, après quoi ils s'étaient calmés. Comme si de rien n'était, le bourrelier réapparut dans la boutique de Vorgol⁵³, ôtant respectueusement sa chapka sur le seuil et ne semblant pas remarquer que la figure de Tikhon Ilitch s'assombrissait en le voyant arriver. Cependant, le bruit courait encore que les villageois se proposaient d'assassiner Tikhon Ilitch. Celui-ci craignait un peu de s'attarder sur le chemin venant de Dournovka, il tâta son bulldog⁵⁴ dans sa poche, fâcheusement alourdie par le revolver, il faisait le serment d'incendier Dournovka par une belle nuit, et de le réduire en cendres... d'empoisonner l'eau des étangs du village... Puis les rumeurs cessèrent. Mais Tikhon Ilitch pensa sérieusement à cesser tout commerce avec Dournovka. *Argent possédé vaut mieux qu'héritage espéré*⁵⁵.

Cette année-là, Tikhon Ilitch arrivait déjà à la cinquantaine. Mais il rêvait toujours de paternité. Et ce fut à cause de ce rêve qu'il se trouva confronté à Rodka.

Rodka, grande perche renfrognée venant d'Oulianovka, était venu deux ans plus tôt habiter chez le frère de Iakov⁵⁶, le veuf Fédote ; il s'était marié, avait enterré Fédote, mort d'un excès de boisson lors d'une noce, et était parti comme soldat⁵⁷. Sa jeune épouse, une femme svelte à la peau douce et très blanche, au teint délicatement rosé et aux cils baissés en permanence, se mit à travailler à la journée à la propriété. Ces cils troublaient grandement Tikhon Ilitch. Les femmes, à Dournovka, portent des « cornes » sur la tête : aussitôt mariées, elles relèvent leurs nattes en haut de leur tête, les couvrent d'un fichu, ce qui leur donne un air

⁵¹ Diminutif d'Ivan.

⁵² Nom hélas d'une grande actualité... <https://fr.wikipedia.org/wiki/Donetsk>

⁵³ Rappel : c'est le nom de la petite gare jouxtant le corps de bâtiment contenant la boutique de Tikhon Ilitch. Voir page 2.

⁵⁴ Revolver : https://fr.wikipedia.org/wiki/Webley_Bulldog

⁵⁵ En russe : « Compte plus sur l'argent dans ta poche que sur celui de ta grand-mère. »

⁵⁶ Moujik de Dournovka, voir page 16.

⁵⁷ Tiré au sort pour servir six ans, pour passer dans la réserve ensuite.

étrange, tenant un peu de la vache. Elles portent des jupes d'ancienne mode à passements, de couleur lilas sombre, des tabliers blancs évoquant des sarafanes⁵⁸ et des *lapti*⁵⁹. Mais la Jeune – on continuait à l'appeler comme ça – restait jolie, même dans cette tenue. Et un soir, dans la grange sombre où la Jeune achevait de balayer les épis, Tikhon Ilitch, ayant jeté un coup d'œil à la ronde, s'approcha vivement d'elle et lui dit rapidement :

— Tu porteras des bottines, des robes de soie... Je te donnerai sans hésiter vingt-cinq roubles !

Mais la Jeune se taisait, foudroyée.

— Tu m'as bien entendu, hein ? chuchota fortement Tikhon Ilitch. Mais la Jeune semblait pétrifiée, elle poussait son râteau en baissant la tête.

Si bien qu'il n'obtint rien d'elle. Et soudain reparut Rodka, revenu avant le terme fixé, borgne. Cela se passait peu de temps après l'émeute à Dournovka, et Tikhon Ilitch embaucha aussitôt Rodka pour travailler avec sa femme à la propriété, alléguant qu'on ne pouvait pas « se passer d'un soldat ces temps-ci ». La veille de la Saint-Élie, Rodka se rendit à la ville chercher des pelles et des balais neufs, tandis que la Jeune lavait les sols dans la maison. Enjambant les flaques, Tikhon Ilitch entra dans la pièce, jeta un regard à la Jeune penchée vers le sol, à ses mollets blancs éclaboussés d'eau sale et à son corps entier, aux formes épanouies par le mariage... Et brusquement, dominant d'une façon plutôt habile sa force et son désir, il s'avança vers la Jeune. Elle se redressa prestement, leva son visage excité, devenu tout rouge, et, son chiffon trempé à la main, cria d'une voix étrange :

— Tu vas voir, mon gars, je vais te barbouiller !

Il régnait une odeur de rinçure chaude, de corps chaud, de sueur... Attrapant la main de la Jeune, la serrant avec férocité, secouant le chiffon et le faisant tomber, Tikhon Ilitch enlaça du bras droit la taille de la Jeune, qu'il serra contre lui si fortement que des os craquèrent, et il l'emporta dans une autre pièce, où se trouvait un lit. La tête renversée, les yeux écarquillés, la Jeune ne se débattait plus, n'opposait plus de résistance...

Ce fut ensuite pour lui douloureux de voir la femme de Rodka, de voir Rodka en sachant qu'il couchait avec la Jeune et la battait féroce, jour et nuit. Bientôt, cela devint même horrible. Impénétrables sont les voies par lesquelles un homme jaloux parvient à saisir la vérité. Et Rodka y parvint. Maigre, borgne, le bras long et vigoureux comme un singe, sa petite tête noire et tondue toujours penchée, regardant par en-dessous de son œil brillant et profondément creusé, il était devenu effrayant. Comme soldat, il avait acquis un vocabulaire et un accent ukrainiens. Et si la Jeune osait répliquer à ses paroles brèves et dures, il attrapait

⁵⁸ <https://fr.wikipedia.org/wiki/Sarafane>

⁵⁹ <https://fr.wikipedia.org/wiki/Lapti>

tranquillement la courroie qui lui servait de fouet, s'approchait d'elle avec un mauvais sourire et demandait calmement à travers ses dents, en accentuant de travers⁶⁰ :

— Vous disiez quoi ?

Et il lui allongeait un tel coup que la vue de la Jeune s'obscurcissait.

Tikhon Ilitch tomba un jour sur cette scène de justice sommaire, et ne put s'empêcher de s'écrier :

— Que fais-tu, espèce de canaille ?

Mais Rodka s'assit tranquillement sur un banc et se contenta de le regarder.

— Vous disiez quoi ? demanda-t-il.

Et Tikhon Ilitch s'empressa de partir en claquant la porte...

Des idées sauvages et saugrenues lui passèrent par la tête : manigancer, par exemple, de telle sorte que Rodka se retrouve quelque part écrasé sous un toit ou un éboulement de terre... Mais un mois s'écoula, puis un autre – et l'espoir dont il s'était enivré tout ce temps-là fut cruellement déçu : la Jeune n'était pas enceinte ! À quoi bon continuer, après cela, à jouer avec le feu ? Il fallait se défaire de Rodka, le renvoyer au plus vite.

Mais par qui le remplacer ?

Le hasard vint en aide à Tikhon Ilitch. De façon imprévue, il se réconcilia avec son frère⁶¹, et le persuada de prendre la direction de Dournovka⁶².

Il avait appris par une connaissance en ville que Kouzma avait longtemps été employé de bureau chez le propriétaire kassatkine, et, chose bien plus étonnante, qu'il était devenu *auteur*. Oui, on aurait édité un recueil entier de ses vers, avec, au dos de la couverture, la mention : « On trouve le livre chez l'auteur. »

— Eh bien dites donc, monsieur ! dit d'une voix traînante Tikhon Ilitch en entendant cela. Pas mal, pour Kouzma ! Alors, permettez la question, on a bien imprimé : ouvrage de Kouzma Krassov ?

⁶⁰ Ce qui a de l'importance, une voyelle non accentuée se prononce autrement qu'une accentuée... Précisons qu'Ivan Bounine avait vécu à Kharkiv, appréciait le grand poète ukrainien Taras Chevtchenko et, tout comme Tchekhov, ne faisait pas preuve de chauvinisme russe.

⁶¹ Kouzma. Voir le début, pages 1 et 2.

⁶² C'est-à-dire de la propriété : le servage a été aboli, et les villageois ne sont pas les âmes de Tikhon...

— Tout s'est fait selon les règles, répondit la connaissance, du reste fermement convaincu - à l'instar de bien des gens en ville - que Kouzma pêchait ses vers dans des livres et des revues.

Alors, Tikhon Ilitch, se mit à écrire, à la table même où il était assis, au cabaret de Daïev, un billet net et bref destiné à son frère ; il était temps pour les deux vieux de faire la paix, de se repentir. Et dans cette même taverne eut lieu le lendemain la réconciliation et la discussion d'affaires.

C'était le matin, le cabaret était encore désert. Le soleil brillait à travers les vitres poussiéreuses, faisant luire les petites tables couvertes de nappes rouges et humides, le plancher qu'on venait de laver avec du son et d'où montait une odeur d'écurie, et les blouses et pantalons blancs des garçons. Dans sa cage, un canari s'égosillait sur tous les tons, pas comme un oiseau vivant, mais comme une mécanique remontée. La figure grave et l'air nerveux, Tikhon Ilitch s'assit à une table et, à peine eut-il commandé du thé pour deux personnes qu'une voix bien connue résonna au-dessus de son oreille :

— Eh bien, bonjour.

Kouzma était plus petit que lui, plus sec, plus osseux. Il avait le visage grand et maigre, avec des pommettes légèrement saillantes, des sourcils gris et froncés, et de petits yeux verdâtres. Il marqua au début une certaine emphase.

— Je commencerai par te faire savoir, Tikhon Ilitch, débuta-t-il dès que ce dernier lui eut versé un verre de thé⁶³, te faire savoir qui je suis, afin que tu saches... - il eut un petit rire - avec qui tu entres en relations...

Il avait sa façon de marteler les syllabes, de lever les sourcils, de déboutonner et de reboutonner le haut de son veston en parlant. L'ayant boutonné, il poursuivit :

— Je suis, vois-tu, anarchiste...

Tikhon Ilitch leva les sourcils.

— N'aie pas peur. Je ne fais pas de politique. Mais il n'est pas interdit de penser. Et cela ne te nuit en rien. J'administrerai bien, mais je te le dis tout de suite : je n'écorcherai personne.

— Il vaut mieux pas, en ce moment, soupira Tikhon Ilitch.

— Oh, le moment n'y fait rien. Écorcher, on peut toujours. Mais non, ça ne sert à rien. Je gérerai, mon temps libre, je le consacrerai à mon développement personnel... c'est-à-dire à la lecture.

⁶³ On prend le thé dans des verres tenus dans des porte-verres allant du simple au somptueux.

— Ah, note bien ceci : « Trop lire ne remplit pas la tirelire⁶⁴ ! » dit Tikhon Ilitch en hochant la tête et en tirant le coin de sa lèvre. Mais peut-être que ça n'est pas notre affaire.

— Eh bien, je pense autrement, répliqua Kouzma. Moi, frère, je suis – comment te dire ça ? – je suis un drôle de Russe.

— Moi aussi, je suis Russe, note bien, plaça Tikhon Ilitch.

— Oui, mais différent. Je ne veux pas dire que je suis meilleur que toi : je suis différent. Je vois que tu es fier d'être russe, mais moi, frère, oh, je suis loin d'être un slavophile ! Il ne convient pas de trop parler, mais je vais te dire une chose : de grâce ! ne vous vantez pas d'être russes ! Nous sommes un peuple de sauvages !

Fronçant les sourcils, Tikhon Ilitch tambourina des doigts sur la table.

— Ça, en effet, c'est juste, dit-il. Un peuple de sauvages, de gens dérangés.

— Eh bien voilà. J'ai, je peux le dire, pas mal couru le monde – et alors ? Je n'ai vu nulle part de types plus ennuyeux et plus paresseux. Et celui qui n'est pas paresseux, dit Kouzma en regardant en biais son frère, il manque d'intelligence. Il arrache tout ce qu'il peut pour faire son nid, mais quel sens cela a-t-il ?

— Comment ça, « quel sens cela a-t-il ? » demanda Tikhon Ilitch.

— Mais oui. Tresser son nid, cela aussi il faut que ça ait du sens. Je vais le confectionner, se dit-on, et puis j'y vivrai comme un homme. Avec ceci et avec cela :

Et Kouzma se frappa du doigt la poitrine et le front.

— Nous autres, frère, ne voyons pas aussi loin, dit Tikhon Ilitch. « Vis dans ton village, lampe ta maigre soupe aux choux et porte tes mauvais lapti⁶⁵ ! »

— Des lapti ! répondit Kouzma d'un ton mordant. Nous traînons ces maudites chaussures depuis deux mille ans, frère ! Et à qui la faute ? Les Tatars⁶⁶, vois-tu, nous ont écrasés. Nous sommes un peuple jeune, vois-tu ! Bon, peut-être qu'en Europe, dans certains endroits, ils ont été aussi écrasés par toutes sortes de Tatars. Peut-être bien que les Allemands non plus ne sont pas bien vieux... Mais bon, c'est encore à part !

— C'est exact ! dit Tikhon Ilitch. Allez, parlons plutôt de notre affaire !

⁶⁴ J'essaie de rendre les dictons qu'affectionne Tikhon...

⁶⁵ Il y a dans le texte russe une assonance que je ne puis reproduire. Revoir la note 59.

⁶⁶ C'est-à-dire les Mongols, à partir du XIII^e siècle.

Mais Kouzma n'en avait pas fini :

— Je ne vais pas à l'église...

— Tu es donc un molokane⁶⁷ ? demanda Tikhon Ilitch en se disant : « Je suis fichu ! Visiblement, je vais devoir abandonner Dournovka ! »

— Un genre de molokane, dit Kouzma, railleur. Et toi, tu y vas ? Sans la crainte et le besoin, tu l'oublieras complètement.

— Eh bien, ça ne ferait pas de moi le premier, ni le dernier, répliqua Tikhon Ilitch en se renfrognant. Nous sommes tous de pauvres pécheurs. Mais il est tout de même dit : pour un soupir, tout est pardonné.

Kouzma hocha la tête.

— Tu dis les choses habituelles ! déclara-t-il avec sévérité. Arrête-toi et réfléchis : comment serait-ce possible ? On a vécu comme un porc toute sa vie, on pousse un soupir et tout serait effacé ? Cela a-t-il du sens ?

L'entretien prenait un tour pénible. « C'est juste aussi, ça », se dit Tikhon Ilitch, regardant la table de ses yeux brillants. Mais, comme toujours, il voulait se soustraire aux pensées, éviter les discussions sur Dieu, sur la vie, et il dit la première chose qui lui tomba sur la langue :

— Le paradis, ce serait la joie, seulement les péchés barrent la route.

— Nous y voilà ! répliqua aussitôt Kouzma en frappant la table de l'ongle. Ce que nous aimons plus que tout le reste, le trait qui nous perd le plus : ce qu'on dit, c'est une chose, ce qu'on fait, c'en est une autre ! C'est ça la musique russe, frère : je vis comme un sale cochon, et je continuerai, malgré tout, à vivre comme un porc ! Bon, là-dessus, parle-moi de ton affaire...

Le canari s'était tu. La taverne se remplissait de monde. On entendait, depuis une boutique du marché, une caille margotter, le cri était étonnamment clair et sonore. Et, tout le temps que dura la conversation d'affaires, Kouzma prêta l'oreille au chant de l'oiseau, qu'il marquait parfois d'un « bravo ! » à mi-voix. Ayant donné son accord, il frappa la table du plat de la main et déclara énergiquement :

— Allons, ça va, trêve de discussions !

Et, glissant la main dans la poche de côté de son veston, il en sortit tout un tas de papiers, des grands et des petits, y trouva un livre peu épais à couverture d'un gris marbré, qu'il plaça devant son frère.

⁶⁷ « Buveur de lait » : secte chrétienne de végétariens également objecteurs de conscience.

— Voilà ! dit-il. J'accède à ta demande et cède à ma propre faiblesse. Ce petit livre est mauvais, les vers n'en sont pas suffisamment mûris, ce sont des choses anciennes... Mais c'est comme ça. Tiens, prends-le et cache-le.

Tikhon Ilitch fut de nouveau ému à la pensée que son frère était un auteur, et en voyant imprimé sur la couverture gris marbré : *Poèmes de K.I. Krassov*. Il tourna et retourna le petit livre entre ses mains et dit timidement :

— Tu pourrais me lire quelque chose... Hein ? Allez, fais-moi la grâce de me lire trois ou quatre vers !

Et, baissant la tête, éloignant de lui le livre et le regardant d'un œil sévère à travers le lorgnon qu'il avait placé sur son nez, Kouzma se mit à lire ce que récitent habituellement les autodidactes : des imitations de Koltsov⁶⁸ et de Nikitine⁶⁹, des plaintes au sujet du destin et du besoin, des défis aux nuées de passage, aux intempéries. Mais des taches roses se montraient sur les pommettes maigres, et la voix tremblait par instants. Les yeux de Tikhon Ilitch brillaient aussi. Que les vers fussent bons ou mauvais n'avait pas d'importance, ce qui comptait, c'était qu'ils avaient été composés par son propre frère, un homme du peuple qui sentait la *makhorka*⁷⁰ et les vieilles bottes...

— Chez nous, Kouzma Ilitch⁷¹, dit-il lorsque Kouzma se tut et ôta son lorgnon, on a une seule chanson...

Et, tordant la lèvre de façon déplaisante, il dit avec amertume :

— Une seule chanson : *c'est combien ?*

Cependant, ayant installé son frère à Dournovka, il entonna ladite chanson avec encore plus d'entrain que par le passé. Avant de remettre Dournovka à son frère, il renvoya Rodka en prenant pour prétexte des mancelles⁷² neuves rongées par les chiens. Pour toute réponse, Rodka ricana avec insolence et alla tranquillement dans l'izba prendre ses affaires. La Jeune sembla aussi entendre son renvoi avec sérénité : elle reprit ses manières impassibles, et quitta Tikhon Ilitch sans dire un mot ni le regarder en face. Mais une demi-heure plus tard, ayant fait ses préparatifs, Rodka revint avec elle pour demander pardon. La Jeune se tenait sur le seuil, toute pâle, les yeux gonflés de larmes, silencieuse ; Rodka baissait la tête, chiffonnait sa casquette et, faisant d'affreuses grimaces, s'efforçait de pleurer lui aussi, tandis que Tikhon Ilitch, assis, jouait des sourcils en faisant claquer les billes

⁶⁸ https://fr.wikipedia.org/wiki/Alexe%C3%AF_Koltsov

⁶⁹ https://fr.wikipedia.org/wiki/Ivan_Nikitine

⁷⁰ Rappel : tabac grossier.

⁷¹ À tout hasard : étant frères, ils ont le même patronyme...

⁷² Courroies d'attelage.

de son boulier⁷³. Il fit preuve de clémence sur un seul point : il ne retint pas le prix des mancelles.

À présent, sa position était solide. Une fois débarrassé de Rodka et ayant confié le soin du domaine à son frère, il se sentait bien, il avait repris son équilibre. « Mon frère n'a pas l'air fiable, c'est un songe-creux, mais bon, pour le moment ça suffira ! » Et, revenu à Vorgol, il s'activa sans se lasser tout le mois d'octobre. Et, comme en accord avec son humeur, le temps fut magnifique en octobre. Mais il changea brusquement, à la place il y eut des tempêtes, des averses, et il se produisit à Dournovka quelque chose de tout à fait inattendu.

En octobre, Rodka avait travaillé à la voie ferrée, la Jeune restant chez eux, désœuvrée, gagnant juste de temps en temps quinze ou vingt kopecks dans le verger du domaine. Elle se comportait étrangement : chez elle, elle était toujours silencieuse, toujours à pleurer, tandis qu'au verger elle se montrait très gaie, riait aux éclats, chantait avec Donka-la-Chèvre⁷⁴, fille belle et très bête, qui avait l'air d'une Égyptienne⁷⁵. La Chèvre vivait avec un bourgeois⁷⁶ qui avait loué le verger ; s'étant, allez savoir pourquoi, liée d'amitié avec elle, la Jeune lançait des œillades provocantes au frère du bourgeois, un gamin effronté, et, tout en le regardant, donnait à entendre, dans ses chansons, qu'elle se consumait d'amour pour quelqu'un. Y avait-il eu quelque chose entre eux, cela reste inconnu, toujours est-il que cela se termina par un grand malheur : devant partir en ville à la veille de la fête de Notre-Dame de Kazan⁷⁷, les bourgeois organisèrent une petite soirée dans la cahute du jardinier : ils invitèrent la Chèvre et la Jeune, jouèrent de l'accordéon toute la nuit, régalerent leurs compagnes de pain d'épice, de thé et de vodka et, à l'aube, alors que leur télègue était déjà attelée, ils jetèrent soudain à terre, avec de gros rires, la Jeune, qui était ivre, lui lièrent les mains, lui relevèrent les jupes et lui entortillonnèrent la tête avec, et passèrent une corde autour d'elle. La Chèvre s'enfuit à toutes jambes, se cacha, effrayée, dans les mauvaises herbes mouillées, et quand elle se risqua à en émerger pour jeter un coup d'œil – après que la télègue avait à vive allure emporté les bourgeois loin du verger –, elle vit la Jeune, nue jusqu'à la ceinture, suspendue à un arbre. C'était une aube triste et brumeuse, une pluie fine murmurait au-dessus du verger, la Chèvre versait des torrents de larmes et claquait des dents en détachant la Jeune, elle jurait sur la tête de ses parents qu'elle se ferait tuer plutôt que de raconter au village ce qui s'était passé dans le verger⁷⁸... Mais une semaine ne s'était pas écoulée que des bruits commençaient à circuler à Dournovka au sujet du déshonneur de la Jeune.

⁷³ Il fait ses comptes. Le boulier resta très longtemps utilisé.

⁷⁴ Donka semble être une forme populaire du prénom Dounia.

⁷⁵ Allusion à *Notre-Dame de Paris* ?

⁷⁶ Artisan ou commerçant. Ni noble, ni fonctionnaire, ni moujik.

⁷⁷ https://fr.wikipedia.org/wiki/Notre-Dame_de_Kazan

⁷⁸ Dans le texte russe : que la foudre l'abattrait, elle, la Chèvre, avant qu'on n'ait appris au village...

Il était bien sûr impossible de vérifier le bien-fondé de ces bruits : « Personne n'avait rien vu, et puis, la Chèvre, ça ne lui coûtait pas cher de raconter des bobards. » Tout de même, les discussions suscitées par ces rumeurs se poursuivaient, et tout le monde attendait avec une certaine impatience l'arrivée de Rodka, pour voir la justice sommaire qu'il exercerait sur sa femme. Lui aussi ému — une fois encore tiré de son train-train ! —, Tikhon Ilitch, à qui ses ouvriers avaient raconté l'histoire dans le verger, attendait de voir la justice en question : l'histoire pouvait quand même se finir par un meurtre ! Mais elle se termina de telle façon qu'on ne sait toujours pas ce qui aurait produit la plus forte impression sur Dournovka — un meurtre ou cette fin : la veille de la Saint-Michel⁷⁹, durant la nuit, rentré chez lui pour « changer de chemise », mourut « d'un truc au ventre » ! On apprit cela à Vorgol tard dans la soirée, mais Tikhon Ilitch fit aussitôt atteler le cheval et fila voir son frère, roulant sous la pluie et dans l'obscurité. Et, dans son emportement, ayant avalé, avec du thé, une pleine bouteille de liqueur, il lui avoua, les yeux hagards et le visage ardent :

— C'est ma faute, frère, c'est ma faute !

Kouzma resta longtemps à l'écouter en silence, déambula un long moment dans la pièce, examinant ses doigts, tirant dessus et faisant craquer leurs articulations. Il finit par dire ceci, sans rime ni raison :

— Voyons, réfléchis : y a-t-il plus féroce que notre peuple ? En ville, un petit voleur ayant barboté une galette à trois sous sur un éventaire, toute une troupe de bâfreurs se lance à sa poursuite et, s'il est rattrapé, on lui fait manger du savon. La ville entière accourt assister au spectacle d'un incendie ou d'une rixe, et les gens regrettent que ça soit déjà fini ! Ne hoche pas la tête : ils le regrettent ! Et quelle jouissance, lorsqu'un homme bat sa femme à mort, ou fouette sans pitié un gamin⁸⁰, de quoi faire des gorges chaudes ! C'est tout ce qu'il y a de plus divertissant.

— Note bien, l'interrompit avec feu Tikhon Ilitch, que les gens impudents ont toujours et partout existé, en nombre.

— Sans doute. Et toi, tu n'avais pas fait venir ce... Allons, comment s'appelait-il ? Cet idiot ?

— Motia⁸¹- Tête-de-Canard, tu veux dire ? demanda Tikhon Ilitch.

— C'est bien ça... Tu ne l'as pas fait venir chez toi pour rire un brin ?

Tikhon Ilitch sourit : si, il l'avait fait venir. On lui avait même expédié un jour Motia par le chemin de fer — dans un tonneau à sucre. Les chefs étaient des

⁷⁹ Saint-Michel orthodoxe. Le 8 novembre dans l'ancien calendrier.

⁸⁰ Dans le texte : fouette un gamin comme la chèvre de Sidor, prénom associé à la méchanceté.

⁸¹ Diminutif de Matveï, qui vient de Matphei, de l'évangéliste Matthieu.

connaissances, ils avaient fait la livraison. Et sur le tonneau était écrit : *Fragile. Âne bâté*.

— Ces idiots-là, pour rire, on leur apprend à se masturber ! reprit Kouzma d'un ton amer. On enduit de goudron les portes des pauvres fiancées ! On lance les chiens sur les mendiants ! On s'amuse à abattre les pigeons sur les toits à coups de pierres ! Mais manger ces pigeons, voyez-vous, est un grand péché. Car l'Esprit Saint, voyez-vous, est représenté par une colombe !

Le samovar était froid depuis longtemps, la chandelle avait coulé, une fumée bleu pâle emplissait la pièce, le rinçoir débordait de mégots mouillés et puants. L'aération – un tuyau de fer-blanc dans un coin, en haut d'une fenêtre – était ouverte et, à l'intérieur, quelque chose se mettait de temps à autre à pousser un glapissement et à tourner en gémissant lamentablement – « comme dans les bureaux du *volost*⁸² », se disait Tikhon Ilitch. Mais la tabagie était telle que dix ventilateurs n'y auraient pas suffi. La pluie tombait bruyamment sur le toit, cependant que Kouzma allait d'un angle de la pièce à l'autre, comme le balancier d'une pendule, et disait :

— Ça oui, ils sont gentils, c'est rien que de le dire ! D'une bonté indescriptible ! Qu'on lise l'Histoire, c'est à faire se dresser les cheveux sur la tête : frère contre frère, beau-frères l'un contre l'autre, fils contre père, perfidie et assassinat, assassinat et trahison... Les *bylines*⁸³ sont également plaisantes : *il fustigea la blanche poitrine... Il fit sortir les entrailles, les répandant par terre...* Ilia⁸⁴ s'occupait de sa propre fille : *il lui écrasa la jambe gauche et lui tordit la droite...* Et les chansons ? Toujours la même chose : la marâtre est *méchante et cupide*, le beau-père, *féroce et cherchant noise, trône au palais*⁸⁵ *comme un chien enchaîné* ; la belle-mère est tout aussi *féroce, elle siège sur le poêle comme une chienne attachée*, les belles-sœurs sont immanquablement *hargneuses et chicaneuses*, les beaux-frères, *méchants et railleurs*, le mari est *un ivrogne ou un crétin*, le beau-père lui recommande de *battre son épouse à lui faire tomber la peau sur les talons*, tandis que sa bru *lave par terre et jette l'eau dans la soupe, râcle le seuil et en fait une tourte*, et tient à son mari ce discours : *Debout, honteux personnage, réveille-toi, voici de la rinçure, lave-toi, voilà des chaussettes russes, essuie-toi, voici un bout de corde, étrangle-toi...* Et nos bons mots, Tikhon Ilitch ! Peut-on imaginer rien de plus sale, de plus ordurier ! Et nos proverbes ! *Un homme fouetté en vaut deux qui ne le sont pas*⁸⁶... *Un homme naïf est pire qu'un voleur...*

— Ainsi, d'après toi, ce sont les mendiants qui vivent le mieux ? se moqua Tikhon Ilitch.

⁸² District rural.

⁸³ Chansons de geste russes.

⁸⁴ Ilia Mouromets, l'un des Trois Preux : https://fr.wikipedia.org/wiki/Ilya_Mouromets

⁸⁵ Fait référence à un conte de Pouchkine : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Le_Conte_du_tsar_Saltan_\(conte\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Le_Conte_du_tsar_Saltan_(conte))

⁸⁶ Au sens de : un homme expérimenté en vaut deux sans expérience...

Et Kouzma saisit gaiement la balle au bond :

— Eh bien voilà, voilà ! Il n'y a, dans le monde, personne de plus pauvre que nous, mais pas non plus de gueux plus fanfaron que nous. Qu'est-ce qui blesse le plus cruellement ? La pauvreté ! *Diabole ! Tu n'as rien à bouffer...* Tiens, je vais te donner un exemple : Denis... tu sais... ce... le fils du Gris... le savetier... l'autre jour, le voilà qui me dit...

— Attends, l'interrompit Tikhon Ilitch, comment va-t-il, le Gris ?

— D'après Denis, il « crève de faim ».

— Cette canaille de moujik ! dit d'un ton convaincu Tikhon Ilitch. Ce n'est pas la peine de me chanter quoi que ce soit à son sujet.

— Mais je ne chante rien du tout, répondit Kouzma avec dépit. Écoute-moi bien, à propos du Denis. Il me raconte donc : « Des fois, l'année de la famine, nous, les apprentis, on allait au Faubourg Noir, des roulures, y en avait en veux-tu en voilà. Et affamées, ces peaux-là, tout ce qu'il y a d'affamées ! On lui filait un quignon de pain pour tout le turbin, *et elle le bouffait en entier sous toi...* Quelle rigolade !... » Note bien ! cria d'un ton sévère Kouzma en s'arrêtant : « Quelle rigolade ! »

— Arrête donc, pour l'amour du Christ, l'interrompit de nouveau Tikhon Ilitch. Laisse-moi placer un mot à propos de mon affaire !

Kouzma s'arrêta.

— Eh bien, parle, dit-il. Mais qu'y a-t-il à dire ? Ce que tu dois faire ? Rien du tout. Donner de l'argent, un point c'est tout. Réfléchis donc : pas de quoi se chauffer, rien à manger, pas de quoi payer l'enterrement ! Ensuite, tu l'embauches à nouveau. Ici, chez moi, comme cuisinière...

Tikhon Ilitch rentra chez lui à l'aube, par une matinée froide et brumeuse, alors que flottait encore une odeur de fumée et de grange mouillée, que les coqs chantaient avec somnolence au village caché par la brume, que les chiens dormaient devant les perrons, qu'une vieille dinde dormait aussi près d'une maison, perchée sur une branche de pommier à moitié dénudée et bariolée de feuilles mortes d'automne. Dans les champs, on ne distinguait rien à deux pas devant soi, à cause de l'épaisse brume grise que le vent chassait. Tikhon Ilitch n'avait pas sommeil, mais se sentait éreinté et, comme toujours, poussait vivement son cheval, une grande jument baie à la queue nouée qui, toute trempée, paraissait plus noire, plus maigre et plus élégante. Il se détourna du vent, releva sur la droite le col froid et humide de son grand caftan tout argenté de menues perles dues à la pluie qui le couvrait entièrement ; il voyait à travers les gouttelettes froides accrochées à ses cils le tchernoziom se coller en spirales toujours plus épaisses aux roues en mouvement, et se dresser devant lui sans se disperser

toute une fontaine de boue formée de boulettes agglutinées en hauteur et venant se coller aux tiges de ses bottes, il louchait sur les cuisses du cheval en plein travail, sur ses oreilles rabattues et embrumées... Et lorsqu'il arriva enfin, à vive allure, à sa maison, le visage maculé de boue, la première chose qui lui sauta aux yeux fut le cheval de Iakov⁸⁷ attaché à un piquet. Ayant vite entortillé les rênes à l'avant du sulky, il sauta à terre, courut à la porte de la boutique, qui était ouverte – et s'arrêta, effaré.

— Bourrique ! disait derrière le comptoir Nastassia Petrovna⁸⁸, l'imitant visiblement lui, Tikhon Ilitch, mais d'une voix dolente et caressante, tout en se penchant de plus en bas au-dessus du tiroir-caisse, y fouillant dans un tintement de pièces de cuivre, sans trouver, dans l'obscurité, de quoi rendre la monnaie. Bourrique ! Où tu crois qu'à l'heure actuelle t'en trouveras à meilleur marché, du pétrole ?

Et, n'ayant pas trouvé ce qu'elle cherchait, elle se redressa et regarda Iakov qui se tenait devant elle en chapka et en souquenille, mais les pieds nus, regarda sa barbe de couleur indéfinissable et de travers, et ajouta :

— Au fait, elle ne l'aurait pas empoisonné ?

Et Iakov bredouilla rapidement :

— Pas notre affaire, Petrovna... Je n'en sais fichtre rien... Notre affaire est d'un autre côté... D'un autre côté, par exemple...

Toute la journée, Tikhon Ilitch eut les mains qui tremblaient en se rappelant ce bredouillement. Ils pensaient tous qu'elle avait empoisonné son mari !

Par bonheur, le mystère demeura entier : Rodka fut enterré, la Jeune se lamenta avec tant de sincérité, en accompagnant le cercueil, que c'en devenait même inconvenant : ces plaintes doivent en effet être, non l'expression de sentiments, mais l'accomplissement d'un rite. L'inquiétude de Tikhon Ilitch s'apaisa peu à peu.

Par ailleurs, il avait de la besogne par-dessus la tête, et personne pour l'aider. Nastassia Petrovna lui était d'un faible secours. Comme salariés, Tikhon Ilitch n'embauchait que des « volants⁸⁹ », qui duraient jusqu'au carême d'automne⁹⁰. Et ils étaient déjà partis aux quatre vents. Il ne restait que ceux employés à l'année : la cuisinière, le vieux gardien surnommé « Tourteau⁹¹ » et le jeune Oska⁹²,

⁸⁷ Voir page 20 : Rodka habitait chez son frère.

⁸⁸ Rappel : c'est l'épouse de Tikhon Ilitch.

⁸⁹ Ouvriers agricoles employés du printemps à l'automne (selon le dictionnaire Dahl)

⁹⁰ Débutant le 28 septembre dans l'ancien calendrier.

⁹¹ [https://fr.wikipedia.org/wiki/Tourteau_\(r%C3%A9sidu\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Tourteau_(r%C3%A9sidu))

⁹² Ossip, dérivant de lossip ou lossif, Joseph en français.

« cornichon du Roi des Cieux ». Et combien de soins exigeait le seul bétail ! Vingt-six brebis hivernaient. Six porcs noirs, toujours moroses et comme mécontents de quelque chose, occupaient une petite étable. Un enclos abritait trois vaches, un bouvillon et une génisse au pelage roux. On comptait onze chevaux dans la cour, et, dans un box, un étalon puissant et vicieux, à la crinière touffue et au large poitrail – un « moujik », mais valant dans les quatre cents roubles, le père avait été officiellement estimé à quinze cents. Il fallait surveiller tout cela de près.

Nastassia Petrovna avait depuis longtemps l'intention d'aller rendre visite à des connaissances en ville. Elle se décida enfin et partit. L'ayant accompagné un moment, Tikhon Ilitch traîna sans but dans la campagne. Il vit passer sur la grand-route, le fusil en bandoulière, Sakharov, le chef du bureau de poste d'Oulianovka⁹³, si connu pour sa manière féroce de traiter les moujiks que ceux-ci disaient : « On a les mains et les jambes qui tremblent en lui remettant une lettre ! » Tikhon Ilitch alla vers lui, au bord de la route. Levant un sourcil, il l'observa et songea :

« Vieil imbécile. Regardez-le se balader dans la boue. »

Et il lui cria amicalement :

— Bonne chasse, Anton Markytch ?

Le postier en chef s'arrêta. Tikhon Ilitch s'approcha et le salua.

— Bah, quelle chasse ? répondit sombrement le postier, énorme type voûté avec des touffes de poils gris lui sortant des oreilles et des narines, des sourcils fortement arqués et des yeux enfoncés dans leurs orbites. Je me suis promené pour le bien de mes hémorroïdes, dit-il en prenant soin de bien articuler le dernier terme.

— Notez bien, répliqua Tikhon Ilitch avec une chaleur inattendue, en tendant une main aux doigts largement écartés, notez bien : nos terres sont complètement désertes ! Bêtes ou oiseaux, il n'y a plus rien !

— On a abattu les arbres partout, dit le postier.

— Et comment, monsieur ! Plutôt deux fois qu'une, qu'on les a abattus, monsieur ! opina aussitôt Tikhon Ilitch.

Et d'ajouter de façon inopinée :

— Ça mue, monsieur ! Tout mue, monsieur !

Tikhon Ilitch ne savait pas lui-même pourquoi ce mot s'était détaché de sa langue, mais il avait tout de même l'impression de ne pas l'avoir prononcé en vain. « Tout mue, songeait-il, c'est comme le bétail après un hiver long et difficile... » Et,

⁹³ Rodka en venait, voir page 20.

ayant pris congé du postier en chef, il resta un long moment sur la grand-route, jetant des regards mécontents aux alentours. La pluie s'était remise à tomber, un vent humide soufflait désagréablement. L'air s'obscurcissait au-dessus des champs onduleux – blés d'automne, labours, chaumes et taillis bruns. Un ciel de ténèbres descendait toujours plus vers la terre. Les routes inondées par la pluie scintillaient comme de l'étain. À la station, on attendait le train postal pour Moscou, il sortait de la gare une odeur de samovar qui éveillait un désir mélancolique de confort, de pièces chaudes et propres, de vie familiale...

Il plut de nouveau à verse durant la nuit, dans les ténèbres, on n'y voyait goutte. Tikhon Ilitch dormit mal, grinçant douloureusement des dents. Il avait de la fièvre – il avait dû prendre froid en restant sur la grand-route, la veille au soir –, le grand caftan dont il se couvrait tombait au sol, et il se mettait alors à rêver de ce qui le pourchassait depuis son enfance, lorsqu'il avait le dos gelé : le crépuscule, des sortes de ruelles étroites, une foule en train de courir, des pompiers sautant dans de lourdes télègues tirées par de gros chevaux noirs et méchants... Il revint à lui une fois, frotta une allumette, jeta un coup d'œil au réveil – qui marquait trois heures –, releva son caftan et, tout en s'endormant, se mit à s'alarmer : on allait dévaliser la boutique, emmener les chevaux...

Il lui semblait parfois se trouver à l'auberge de Dankov, que la pluie nocturne tombait bruyamment sur l'auvent de la porte cochère et qu'on tirait sans cesse une petite cloche tintant au-dessus de la porte : des voleurs étaient arrivés, dans cette obscurité impénétrable, amenant avec eux son étalon et prêts à le tuer s'ils apprenaient qu'il était là... La conscience de la réalité lui revenait parfois. Mais la réalité elle-même était inquiétante. Le vieux gardien passait sous les fenêtres avec son maillet⁹⁴, mais tantôt cela semblait venir de très loin, tantôt *Tapageur*⁹⁵ semblait déchirer quelqu'un à belles dents, puis s'enfuyait dans la campagne en aboyant à la volée, avant de réapparaître sous les fenêtres et de réveiller tout le monde par ses aboiements, en restant obstinément à la même place. Tikhon Ilitch se préparait alors à sortir jeter un coup d'œil, pour voir ce qui se passait et si tout était en ordre. Mais à peine s'était-il décidé, allait-il se lever, qu'une forte pluie se remettait à tambouriner sur les carreaux sombres, tombant en biais, toujours plus dense, chassée par le vent depuis les champs immenses et plongés dans les ténèbres, et le sommeil était alors plus doux que le sein d'une mère...

Enfin, la porte claqua, livrant passage à un froid humide, et *Tourteau*, le vieux gardien, apporta dans le vestibule une botte de paille. Tikhon Ilitch ouvrit les yeux : le jour se levait, dans une lumière trouble, les carreaux étaient couverts de buée.

— Allume le poêle, mon petit vieux, dit Tikhon Ilitch d'une voix rauque de sommeil. On va donner le fourrage aux bêtes, après tu pourras aller dormir.

⁹⁴ Avec lequel il frappe une planchette de bois pour donner l'heure et dire que tout est calme. Image fréquente chez Tchekhov également.

⁹⁵ C'est un chien...

Le vieillard, amaigri par sa nuit, tout bleu de froid, d'humidité et de lassitude, le regarda de ses yeux morts et enfoncés. Se tenant avec sa chapka mouillée, son caftan court également mouillé et ses *lapti* usées, saturées d'eau et couvertes de boue, il grommela quelque chose d'indistinct, s'agenouilla péniblement devant le poêle qu'il bourra de paille froide et odorante, avant d'enflammer une allumer.

— C'est-y qu'une vache t'aurait avalé la langue ? siffla Tikhon Ilitch en descendant du lit. Qu'est-ce que tu marmottes dans ta barbe ?

— J'ai battu la campagne toute la nuit, et maintenant, vas-y, donne à manger aux bêtes, murmura le vieux sans lever la tête, comme pour lui-même.

Tikhon Ilitch lui coula un regard en biais.

— J'ai vu comment tu battais la campagne !

Il mit son grand caftan et, dominant les petits frissons qu'il sentait dans son ventre, sortit sur le perron piétiné et sali, dans la fraîcheur glaciale d'une matinée blême et pluvieuse. On voyait partout, des flaques de plomb, et la pluie avait assombri tous les murs. Il bruinait à peine, « mais ça va sûrement retomber à verse vers le déjeuner », se dit-il. Il regarda avec étonnement *Tapageur*, le chien hirsute qui sortait d'un angle et fonçait sur lui : la langue fraîche et rouge comme la flamme, le souffle brûlant et quelle odeur de chien... Et tout cela après avoir couru et aboyé toute la nuit !

Il attrapa *Tapageur* par son collier et, pataugeant dans la boue, fit le tour des bâtiments et vérifia tous les cadenas. Ensuite il mit le chien à la chaîne sous le hangar et revint dans l'entrée, avec un coup d'œil en passant à la grande cuisine, dans l'izba. De l'izba s'échappait une puanteur chaude ; la cuisinière dormait sur un banc sans rien dessus, le visage couvert par son tablier, les fesses en avant, les jambes repliées vers le ventre, restées dans leurs vieilles bottes de feutre dont les semelles avaient épaissi à force de piétiner le sol de terre battue ; Oska était couché sur des planches, en pelisse courte et en *lapti*, la tête enfouie dans un gros oreiller gras.

« Le diable entré en relation avec un bébé ! songea Tikhon Ilitch avec dégoût. Voyez-moi ça, elle vient se coucher sur un banc après une nuit de débauche ! »

Et, ayant promené son regard sur les murs noirs, les petites fenêtres, le baquet plein d'eaux grasses, l'énorme poêle trapu, il cria d'une forte et sévère :

— Dites donc, les boyards⁹⁶, faudrait voir à pas exagérer !

Tandis que la cuisinière allumait le poêle, faisait cuire des pommes de terre pour les porcs et ravivait le samovar, Oska, tête nue, trébuchant de sommeil, apportait de la balle de blé aux chevaux et aux vaches. Tikhon Ilitch alla lui-même ouvrir le

⁹⁶ Anciens aristocrates : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Boyard>

portail grinçant de l'enclos⁹⁷, et pénétra le premier dans cet endroit chaud et douillet, entouré d'auvents, de stalles et d'étables. Le fumier y montait plus haut que la cheville. Le fumier, la pisse, et la pluie se mêlaient, formant un épais liquide brun. Les chevaux, que leur pelage velouté d'hiver commençait à assombrir, allaient et venaient sous les auvents. Les brebis s'étaient groupées dans un coin, formant une masse d'un gris sale. Un vieux hongre brun somnolait tout seul auprès de la mangeoire vide et maculée de pâte. Une pluie fine tombait du ciel maussade et inamical sur le carré de la cour. Sans se lasser, les porcs geignaient et grognaient douloureusement dans leur réduit.

« Quelle barbe ! » se dit Tikhon Ilitch, et il s'en prit aussitôt avec fureur au vieux qui apportait la botte de paille :

— Pourquoi que tu traînes ça dans la boue, vieux crétin bavard ?

Le vieux jeta la paille à terre, le regarda et dit soudain tranquillement :

— C'est un crétin bavard qui me dit ça.

Tikhon Ilitch jeta rapidement un coup d'œil derrière lui, pour voir si le jeune gars était sorti, et, s'étant assuré que c'était le cas, il s'approcha vite, l'air calme, du vieillard à qui il envoya son poing en pleine figure, à lui ébranler la tête, puis qu'il attrapa par le col et envoya de toutes ses forces vers le portail.

— Fous le camp ! cria-t-il, s'étranglant de colère et blanc comme la craie. Débarrasse-moi le plancher, sale gueux !

Le vieux fut catapulté au-delà du portail – et, cinq minutes plus tard, son sac sur l'épaule et son bâton à la main, il repartait chez lui par la grand-route. De ses mains tremblantes, Tikhon Ilitch donna à boire à l'étalon, lui versa de l'avoine fraîche – celle de la veille, il l'avait seulement fouillée du museau, y mettant sa salive – et alla à l'izba à grandes enjambées, enfonçant ses pieds dans le purin.

— Alors, c'est prêt ? cria-t-il en entrouvrant la porte.

— Faut le temps ! répondit hargneusement la cuisinière.

L'izba était remplie de la vapeur chaude et fade qui sortait de la marmite en fonte où avaient cuit les pommes de terre. La cuisinière, aidée par le jeune gars, les écrasait furieusement, en y versant de la farine, et ce pilonnage empêcha Tikhon Ilitch d'entendre la réponse. Claquant la porte, il alla boire son thé.

Dans le petit vestibule, il repoussa du pied un lourd et sale carapaçon gisant devant le seuil et alla vers un coin où, au-dessus d'un tabouret portant une cuvette en étain, était fixé au mur un lavabo de cuivre, et où se trouvait, sur une tablette, un bout de savon à la noix de coco minable et tout ramolli. Faisant résonner le

⁹⁷ Endroit protégé de barrières et couvert, plus grand qu'une étable.

lavabo, Tikhon Ilitch louchait, remuait ses sourcils, gonflait ses narines, sans pouvoir calmer son regard fuyant et plein de fureur, et il articulait avec une netteté particulière :

— Voilà comment ils sont, les ouvriers ! Dis-leur un mot, ils t'en sortent dix ! Dix-leur en dix, ils t'en sortent cent ! Mais non, ce sont des blagues ! L'été est loin, peut-être, des diables dans votre genre, peut-être que ce n'est pas ce qui manque ! L'hiver, mon ami, tu voudras bouffer – tu viendras faire des cour-our-bettes, fils de pute !

Le torchon pour s'essuyer était accroché près du lavabo depuis la Saint-Michel. Il était tellement sale et chiffonné que Tikhon Ilitch, lui ayant jeté un coup d'œil, crispa les mâchoires.

— Oh ! dit-il en fermant les yeux et en secouant la tête. Oh, Sainte Mère, Reine des Cieux !

Deux portes donnaient sur le vestibule. Par celle de gauche, on entra dans la chambre pour les voyageurs, longue et assez sombre, avec de petites fenêtres donnant sur l'enclos ; il s'y trouvait deux grands divans durs comme la pierre, tendus de toile cirée noire et bourrés de punaises, les unes vivantes, les autres écrasées et desséchées ; à un trumeau était accroché le portrait d'un général aux hardis favoris de castor, bordé de petits portraits de héros de la guerre russo-turque⁹⁸, et on lisait sous le portrait cette inscription : *Nos enfants et nos frères slaves se souviendront longtemps des exploits glorieux qui virent notre père, ce vaillant guerrier, écraser Suleiman-Pacha et gravir avec ses enfants des pentes si rudes que c'était le domaine exclusif du brouillard et du roi des oiseaux*. L'autre porte menait à la chambre des maîtres. Là, à droite, près de la porte, brillaient les vitres d'une armoire, à gauche éclatait la blancheur d'un poêle-couchette ; le poêle s'était fissuré autrefois, on l'avait enduit d'argile blanche, il en était résulté quelque chose évoquant la silhouette d'un homme maigre et rompu, ce qui agaça fortement Tikhon Ilitch. Derrière le poêle se dressait un lit à deux places ; au-dessus du lit était cloué au mur un tapis de laine brique ou d'un vert trouble, figurant un tigre moustachu, aux oreilles de chat saillantes. Près du mur en face de la porte se tenait une commode couverte d'une nappe tricotée, avec, sur cette commode, le coffret de noces de Nastassia Petrovna...

— Allez à la boutique ! cria la cuisinière en entrouvrant la porte.

Au loin s'étendait une brume aqueuse, cela ressemblait de nouveau au crépuscule, il bruina, mais le vent tourna au nord et l'air devint plus froid. À la station, un train de marchandises s'en allait avec un cri plus gai et plus sonore que les derniers jours.

⁹⁸ Celle de 1877-1878 : https://fr.wikipedia.org/wiki/Guerre_russo-turque_de_1877-1878

— Salut, Ilitch, dit, en le saluant de sa papakha⁹⁹ mandchoue toute mouillée, un moujik à bec-de-lièvre qui maintenait devant le perron un cheval pie tout aussi mouillé.

— Salut, fit Tikhon Ilitch avec un signe de tête, coulant un regard en biais à la forte dent blanche qu'on voyait briller derrière la lèvre fendue du moujik. Il te faut quoi ?

Et il se hâta de vendre le sel et le pétrole demandés, pour rentrer bien vite chez lui.

— Ces chiens-là ne vous laissent même pas le temps de faire un signe de croix ! marmonnait-il en chemin.

Sur la table se trouvant près d'un trumeau, le samovar bouillonnait, le petit miroir accroché au-dessus de la table était couvert d'une vapeur blanche. Les fenêtres également, étaient couvertes de buée, ainsi qu'une oléographie¹⁰⁰ fixée sous le miroir, représentant un géant en caftan jaune et bottes de maroquin rouge, tenant dans ses mains l'étendard de la Russie, derrière lequel apparaissait le Kremlin¹⁰¹, avec ses tours et ses ouvertures. Des photographies dans des cadres de coquillages entouraient ce tableau. À la place d'honneur était accroché le portrait d'un prêtre célèbre, en soutane de moire, à la barbiche clairsemée, aux joues rebondies et aux petits yeux perçants. Lui ayant jeté un regard, Tikhon Ilitch se signa avec ferveur devant l'icône, dans son coin. Puis il ôta du samovar la théière tout enfumée, et se versa un verre de thé sentant fortement le balai¹⁰² de bain de vapeur.

« Ils ne vous laissent même pas le temps de faire un signe de croix, songeait-il avec une grimace douloureuse. ils m'égorgent, ces maudits ! »

Il lui semblait qu'il devait se rappeler quelque chose, réfléchir, ou tout simplement s'allonger et dormir tout son saoul. Il avait envie de chaleur, de tranquillité, de pensées claires et vigoureuses. Il se leva, s'approcha de l'armoire en faisant les vitres et la vaisselle, prit sur une étagère une bouteille d'eau-de-vie de sorbe et un petit verre de forme cubique portant l'inscription : *Les moines eux-mêmes daignent y goûter*¹⁰³.

— S'abstenir ? dit-il à haute voix.

⁹⁹ <https://fr.wikipedia.org/wiki/Papakha>

¹⁰⁰ <https://www.cnrtl.fr/definition/ol%C3%A9ographie>

¹⁰¹ *Kremlin* veut dire forteresse. Le texte précise « de Moscou », d'où la majuscule.

¹⁰² Balai de bouleau pour se fouetter et activer la circulation.

¹⁰³ Reprise de la « vieille inscription » trouvée chez Nikolai Leskov, au chapitre 2 de la nouvelle *Une tromperie*.

Il se versa un verre et le but, puis un autre, qu'il but aussi. Puis, mangeant un gros bretzel, il s'assit à la table.

Il lampait avidement le thé brûlant à même la soucoupe, en gardant sur sa langue un petit morceau de sucre. Tout en sirotant son thé, il loucha distraitement et avec méfiance sur le trumeau, sur le moujik en caftan jaune, sur les photographies bordées de coquillages et même sur le prêtre dans sa soutane de moire.

« Nous autres cochons, nous n'avons pas la tête à la religion¹⁰⁴ ! » se dit-il, et il ajouta avec grossièreté, comme pour se justifier devant quelqu'un : « Essaie voir de vivre à la campagne, en mangeant de la soupe au chou mariné ! »

En regardant de travers le prêtre, il ressentait un doute général... même sa vénération habituelle pour ce prêtre lui semblait douteuse et irréfléchie. À bien y réfléchir... Mais, là, il se hâta de détourner son regard pour le poser sur le Kremlin.

— C'est tout de même honteux ! bredouilla-t-il. Je ne suis jamais allé à Moscou !

Eh non, il n'avait pas vu Moscou. Et pourquoi ? À cause des porcs ! C'était tantôt le commerce, tantôt l'auberge, tantôt le cabaret qui l'en avaient empêché. Maintenant, c'étaient l'étalon et les porcs. Et puis, si c'était seulement Moscou ! La petite boulaie de l'autre côté de la grand-route, ça aussi cela faisait dix ans qu'il projetait de s'y rendre, en vain. Il espérait toujours trouver un moment, un soir de libre, pour emporter une natte, un samovar et aller s'asseoir dans l'herbe, au frais, dans la verdure – sans y arriver... Les jours glissaient comme de l'eau entre ses doigts, sans qu'il eût le temps de reprendre ses esprits : il arrivait à la cinquantaine, bientôt la fin de tout, et elle était loin, l'époque où il courait les fesses à l'air ? Mais non, c'était hier¹⁰⁵ !

Depuis leurs cadres de coquillages, les visages immobiles le regardaient. Voici deux hommes étendus par terre, au milieu des seigles épais – Tikhon Ilitch lui-même et le jeune marchand Rostovtsev –, ils tiennent des verres à moitié remplis de bière brune... Quelle amitié, que celle qui s'était nouée entre Rostovtsev et Tikhon Ilitch ! Comme il se souvenait de la grise journée de carnaval¹⁰⁶ où la photo avait été prise ! C'était en quelle année, déjà ? Où Rostovtsev est-il passé ? Est-il vivant, est-il mort, c'est difficile à savoir... Et là, trois bourgeois¹⁰⁷ au garde-à-vous, les cheveux bien lisses, la raie au milieu, portant des chemises brodées, de longues redingotes et des bottes luisantes de propreté : Boutchnev, Vystavkine et

¹⁰⁴ Dans le texte : la *lerigion*, ancienne tournure fautive populaire.

¹⁰⁵ On sent de nouveau, dans ce passage, l'influence de Tchekhov.

¹⁰⁶ Pendant la « Semaine grasse » précédant le grand Carême de Pâques.

¹⁰⁷ Rappel : ce terme désigne des gens de classe intermédiaire, artisans ou commerçants.

Bogomolov. Celui du milieu, Vystavkine, tient devant sa poitrine le pain et le sel¹⁰⁸ sur une assiette en bois couverte d'un linge décoré de coqs brodés, Boutchnev et Bogomolov portent chacun une icône. La photo a été prise par une journée venteuse et poussiéreuse, le jour où l'on consacrait un éleveur¹⁰⁹ – en présence de l'archevêque et du gouverneur¹¹⁰, et Tikhon Ilitch éprouvait une grande fierté d'être au nombre de ceux qui accueillaient les autorités. Mais que restait-il, comme souvenir de cette journée ? Juste qu'on avait attendu quatre ou cinq heures auprès de l'éleveur, que le vent avait soulevé une nuée de poussière blanche, que le gouverneur, sorte de défunt long et propre, en pantalon blanc à bandes dorées, en uniforme brodé d'or et en tricorne, était venu avec une extrême lenteur à la rencontre de la délégation... que ce fut un grand effroi, lorsqu'il prit la parole en acceptant le pain et le sel, que tous furent frappés de la maigreur extrême et de l'extraordinaire blancheur de ses mains, de la finesse et du brillant de sa peau, telle une peau de serpent écorché, du brillant éteint des anneaux et des bagues à ses doigts minces et secs aux longs ongles transparents... À présent, il n'était plus en vie, ce gouverneur, et Vystavkine non plus... Et dans cinq ou dix ans, on dirait de même, à propos de Tikhon Ilitch :

— Le défunt Tikhon Ilitch...

Grâce au poêle bien chaud, la chambre était plus tiède et plus douillette, le petit miroir s'était éclairci, mais on ne voyait rien au-delà des fenêtres, les carreaux étaient blancs d'une vapeur mate, ce qui voulait dire que dehors il faisait froid. Le gémissement assommant des porcs affamés lui parvenaient toujours plus fort – et tout à coup, ce gémissement fit place à un puissant hurlement poussé par les bêtes en chœur : les porcs avaient sans doute entendu les voix de la cuisinière et d'Oska qui leur apportaient le lourd baquet contenant leur pâtée. Sans achever sa méditation sur la mort, Tikhon Ilitch jeta sa cigarette dans le rinceoir, mit sa *poddiovka*¹¹¹ et fila à l'enclos. Marchant à larges enjambées en enfonçant dans le fumier qui faisait un bruit de ventouse, il ouvrit lui-même la porte de la petite étable et, un long moment, ne détacha pas son regard avide et mélancolique des porcs noirs se ruant sur l'auge dans laquelle on leur versait la pâtée fumante.

Une autre pensée venait recouvrir celle sur la mort : défunt pour défunt, le défunt en question, on le donnerait peut-être en exemple. Qui était-il ? Un orphelin, un indigent, restant sans pain à boulotter un jour sur deux... Et maintenant ?

— Il faudrait écrire ta biographie, l'avait un jour raillé Kouzma.

¹⁰⁸ Symboles de l'hospitalité. Dans le texte : pain-sel.

¹⁰⁹ https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89l%C3%A9vateur_%C3%A0_grain

¹¹⁰ Responsable administratif de la province.

¹¹¹ Rappel : pardessus à longues manches et plissé à la taille.

Mais peut-être bien qu'il n'y avait pas là matière à raillerie. Être devenu Tikhon Ilitch et non un quelconque Tichka¹¹², en ayant été un gamin misérable sachant à peine lire, cela voulait dire avoir sur les épaules une tête solide...

Mais soudain la cuisinière, qui observait elle aussi attentivement les cochons se presser l'un l'autre et mettre les pattes de devant dans l'auge, hoqueta et dit :

— Oh Seigneur ! Pourvu qu' aucun malheur n'arrive ! J'ai rêvé aujourd'hui qu'on amenait dans notre cour des tas de bestiaux, on y poussait des brebis, des vaches, un tas de cochons... Et tous noirs, tous noirs !

Et l'angoisse revenait. Eh oui, toujours ce bétail ! On peut se pendre, rien qu'à cause du bétail. Il ne s'est pas écoulé trois heures qu'il faut reprendre ses clés, et aller de nouveau nourrir toute la cour. Dans l'étable commune se trouvent trois vaches laitières ; dans des stalles séparées, la génisse rousse, le taureau Bismarck : du foin pour eux. Les brebis et les chevaux avaient droit à de la balle pour leur déjeuner, quant à l'étalon, du diable si on savait ce qu'il lui fallait ! Il avançait le museau à travers le treillis au-dessus de sa porte, retroussait sa lèvre supérieure, découvrant des gencives roses et des dents blanches, tordait ses narines... Et Tikhon Ilitch, avec une rage le surprenant lui-même, lui cria brusquement, vociférant :

— Sale capricieux, anathème, que la foudre te frappe !

Il s'était encore mouillé les pieds, il était gelé – il tombait du grésil – et il but de nouveau de la liqueur de sorbe. Il mangea des pommes de terre à l'huile de tournesol avec des concombres salés, de la soupe aux choux avec une sauce aux champignons, de la bouillie de millet... Il avait le visage rouge, la tête lourde.

Sans se déshabiller, se débarrassant seulement de ses bottes en frottant ses jambes l'une contre l'autre, il s'allongea sur le lit. Mais il était préoccupé par le fait de devoir bientôt se relever : il faudrait vers le soir donner de la paille d'avoine aux chevaux, aux vaches et aux brebis ; à l'étalon aussi – ou plutôt non, il valait mieux lui casser la paille en y ajoutant du foin, en arrosant et en salant pas mal le tout... Seulement, à tous les coups, s'il se laissait aller, il se réveillerait trop tard. Tikhon Ilitch tendit le bras vers la commode, attrapa le réveil et se mit à le remonter. Le réveil reprit vie, on entendit son tic-tac et la chambre sembla s'apaiser au rythme régulier de ce son. Ses idées s'embrouillèrent...

Mais à peine venaient-elles de s'embrouiller qu'un gros chant d'église se mit à résonner fortement. Ouvrant des yeux effarés, Tikhon Ilitch distingua au début une seule chose : deux moujiks braillaient d'une voix nasillarde et le vestibule laissait entrer le froid ainsi qu'une odeur de *tchekmen*¹¹³ mouillé. Puis il se releva d'un coup de reins, s'assit sur le lit et examina les moujiks : l'un était un aveugle au

¹¹² Diminutif de Tikhon.

¹¹³ Caftan turc ou caucasien : <https://en.wikipedia.org/wiki/Chepken>

visage grêlé et au nez petit, à la lèvre supérieure allongée et au gros crâne rond ; l'autre était Makar Ivanovitch en personne !

Autrefois, Makar Ivanovitch était tout bonnement Makarka – tout le monde l'appelait comme ça : *Makarka le Pèlerin* –, et il était venu une fois au cabaret de Tikhon Ilitch. Il cheminait le long de la grand-route, chaussé de *lapti*, coiffé d'une calotte et vêtu d'une soutanelle, et il était entré en passant. Il avait à la main un grand bâton peint en vert-de-gris, avec une croix à son extrémité supérieure, et une pointe d'épieu en bas, et portait sur le dos un sac et une gourde de soldat ; il avait les cheveux longs et jaunes, un large visage au teint de mastic, des narines comme des canons de fusil, le nez brisé en arçon de selle et des yeux clairs et brillants, au regard perçant, ce qui va souvent de pair avec ce genre de nez. Impudent, intelligent, fumant avidement cigarette sur cigarette en rejetant la fumée par les narines, parlant grossièrement, d'un débit saccadé, sur un ton définitivement péremptoire, il plut beaucoup à Tikhon Ilitch, précisément à cause de ce ton, qui faisait immédiatement voir en lui « un fieffé fils de pute ».

Et Tikhon Ilitch le garda chez lui comme homme à tout faire. Il lui fit enlever ses habits de vagabond et le garda. Mais Makarka s'avéra tellement voleur qu'il dut le rosser d'importance et le chasser. Un an plus tard, Makarka s'était rendu célèbre dans tout le district pour ses prédictions – tellement sinistres qu'on redoutait ses visites autant que l'incendie. Qu'il s'approchât d'une fenêtre et entonnât lugubrement : « Repose en paix avec les Saints¹¹⁴ », ou vous donnât un peu d'encens, une pincée de poussière – et la demeure compterait à coup sûr bientôt un défunt.

Voilà que Makarka, dans son ancienne tenue et le bâton à la main, se tenait sur le seuil et chantait. L'aveugle reprenait la chanson en roulant des yeux laiteux et, en voyant la disproportion de ses traits, Tikhon Ilitch reconnut en lui un forçat évadé, une impitoyable bête féroce. Mais ce que chantaient ces vagabonds était encore plus effrayant. Remuant de façon sinistre ses sourcils levés, l'aveugle chantait hardiment d'une voix de ténor abominablement nasillarde. Makarka, braquant le regard perçant de ses yeux immobiles et brillants, bourdonnait d'une basse féroce. Il en résultait un vieux chant d'église grossièrement désaccordé, braillé de façon inégale, impérieuse et menaçante.

Elle pleurera, notre mère la terre humide¹¹⁵, elle sanglotera !

chantait l'aveugle,

Pleu-re-ra, san-glo-te-ra !

répétait avec assurance Makarka.

Devant l'icône, devant le Sauveur,

¹¹⁴ Début de la Prière des Morts.

¹¹⁵ Mythologie slave.

hurlait l'aveugle.

Se repentira, je crois bien, le pécheur !

menaçait Makarka en ouvrant tout grand d'impudentes narines. Et, sa voix de basse rejoignant le ténor de l'aveugle, il concluait rudement :

*N'échappera pas au Jugement dernier !
N'échappera pas au feu pour l'éternité !*

Il s'interrompit d'un seul coup, en parfait accord avec l'aveugle, gloussa et tout simplement, de son ton ordinairement insolent, ordonna :

— Donnez-nous un petit verre, marchand, qu'on se réchauffe.

Et, sans attendre la réponse, il franchit le seuil, s'approcha du lit et glissa une image dans la main de Tikhon Ilitch.

Ce n'était qu'une coupure de revue illustrée, mais, à sa vue, Tikhon Ilitch ressentit un froid soudain dans son ventre. En-dessous de l'image représentant un arbre ployant sous la tempête, un blanc zigzag au milieu de nuées et un homme qui tombait, on lisait l'inscription ; *Jean-Paul Richter*¹¹⁶, *abattu par la foudre*.

Et Tikhon Ilitch demeura un instant pantois.

Mais, tout de suite, il se mit lentement à déchirer l'image en petits morceaux. Puis il descendit du lit et, enfilant ses bottes, déclara :

— Va faire peur à des gens plus bêtes que moi. Je te connais bien, l'ami !
Reçois ce qui est d'usage, et fais-moi le plaisir de t'en aller.

Puis il alla au magasin, en rapporta deux livres¹¹⁷ de bretzels et une paire de harengs, remit le tout à Makarka qui attendait sur le seuil avec l'aveugle et répéta encore plus sèchement :

— Tu peux t'en aller !

— Et du tabac ? demanda avec effronterie Makarka.

— Du tabac, je n'en ai guère que pour moi, répondit d'un ton coupant Tikhon Ilitch. Tu ne me feras pas sortir de mes gonds, l'ami.

Et, après un silence, il ajouta :

¹¹⁶ https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean_Paul

¹¹⁷ Cette livre-là faisait un peu plus de 450 grammes.

— Ce ne serait pas trop de te pendre, Makarka, pour tes manigances !

Makarka jeta un coup d'œil à l'aveugle qui se tenait près de lui, raide, les sourcils levés très haut, et lui demanda :

— Qu'en penses-tu, homme de Dieu ? Pendre, ou fusiller ?

— Fusiller, c'est plus sûr, répondit sérieusement l'aveugle. Au moins, c'est direct.

La nuit approchait, des files compactes de nuages bleuissaient, se refroidissaient, sentaient l'hiver. La boue devenait plus dense. Ayant éconduit Makarka, Tikhon Ilitch piétina le perron en tapant ses pieds gelés par terre, et revint dans sa chambre. Là, sans se déshabiller, il s'agit sur une chaise près de la petite croisée, alluma une cigarette et replongea dans ses pensées. Lui revinrent en mémoire l'été, la rébellion, la Jeune, son frère, sa femme... et aussi qu'il ne s'était pas encore acquitté du paiement, sur quittance, des heures de travail qu'on lui avait fournies. Il avait l'habitude de faire traîner les paiements. Les filles et les gars venus travailler chez lui à la journée, faisaient son siège, à l'automne, des journées entières, pleurant misère, se fâchant et lâchant parfois des insolences. Mais il était inflexible. Il criait, prenait Dieu à témoin qu'on « pouvait fouiller toute la maison, on n'y trouverait pas trois kopecks ! » – et il retournait ses poches et sa bourse, et jouait la fureur, comme s'il était choqué par cette défiance et par la « malhonnêteté » des quémandeurs... À présent, cette habitude lui déplut. Il était d'une sévérité impitoyable, se montrait froid avec sa femme, extraordinairement distant. Brusquement, cela le frappa : mon Dieu, mais il n'avait pas la moindre idée de l'être qu'elle était ! De ce qui la faisait vivre, de ce qu'elle pensait, de ce qu'elle avait pu ressentir tout au long des années passées avec lui, au milieu de soucis incessants...

Il jeta sa cigarette, en alluma une autre... Oh, c'était un malin, cet animal de Makarka ! Et, du moment qu'il était malin, ne pouvait-il pas deviner qui serait touché, par quoi et à quel moment ? Lui, Tikhon Ilitch, quelque chose de mauvais l'attendait à coup sûr. C'est qu'il n'est plus tout jeune, hein ! Combien de gens de son âge ne sont-ils plus de ce monde ! Et, devant la mort comme devant la vieillesse, point de salut. Avoir des enfants ne l'aurait pas sauvé. Et peut-être qu'il aurait ignoré des enfants, qu'il leur serait resté étranger, comme il restait étranger à tous ses proches, les vivants et les morts. Il y a autant de gens sur terre que d'étoiles dans le ciel ; mais la vie est si courte, on grandit, on devient un homme et l'on meurt si vite, on connaît si peu autrui et l'on oublie si vite ce que l'on a traversé qu'il y a de quoi devenir fou, si l'on y pense¹¹⁸ ! Il disait encore tout à l'heure :

— Il faudrait écrire l'histoire de ma vie...

¹¹⁸ Écrit par un homme qui n'a pas quarante ans et qui, à la différence de Tchekhov, n'est pas malade...

Et qu'y avait-il à écrire ? Rien du tout. Rien qui en vaille la peine. Lui-même, en fait, ne se souvient presque de rien. Par exemple, il a complètement oublié son enfance : il lui semble parfois revoir un certain jour d'été, un événement quelconque, un gars de son âge... Il avait brûlé le poil du chat de quelqu'un, une fois – on l'avait fouetté. Il avait reçu en cadeau une petite cravache et un sifflet – plaisir indicible. Son père, ivre, l'avait un jour appelé, d'une voix caressante mais empreinte de tristesse :

— Viens me voir, Ticha, viens mon chéri !

Et il l'avait soudain empoigné par les cheveux...

Si le trafiquant Ilia Mironov¹¹⁹ vivait encore, Tikhon Ilitch aurait pitié de son vieux et le nourrirait, mais sans le connaître davantage, sans presque le remarquer. Il en avait été de même avec sa mère, demandez-lui à présent : te souviens-tu de ta mère ? Il vous répondra : je me souviens d'une vieille toute courbée... elle faisait sécher le fumier, elle allumait le poêle, elle buvait en cachette, ronchonnait... Rien de plus. Il avait été employé près de dix ans chez Matorine¹²⁰, mais ces dix années se fondaient en une ou deux journées : une petite pluie d'avril qui se met à tomber en faisant des taches sur les feuilles de tôle que l'on jette, dans un fracs de métal, dans une télégue, devant la boutique d'à côté... un midi gris et froid, les pigeons s'abattant dans la neige en une troupe bruyante, à côté de la boutique d'un autre voisin, vendant lui de la farine, de la semoule et du son ; les pigeons se rassemblent, roucoulent, agitent leurs ailes, tandis que Tikhon Ilitch et son frère font tourner avec leurs queues de bœuf une toupie ronflant devant le seuil. À cette époque, Matorine était jeune et robuste, il avait le teint rouge et bleu, le menton bien rasé et des demi-favoris roux. À présent, il est devenu pauvre, il se trimballe, en marchant comme un vieillard, dans son caftan fané, usé par le soleil, et portant une grande casquette, il va de boutique en boutique, d'une connaissance à l'autre, il joue aux dames, s'attarde au cabaret de Daïov, boit à petites gorgées et déclare, un peu éméché :

— Nous sommes de petites gens : on boit un coup, on mange un morceau, on paye ce qu'on doit – et on rentre chez soi.

Rencontrant Tikhon Ilitch, il commence par ne pas le reconnaître, affiche un sourire pitoyable :

— C'est toi, Ticha ?

Tikhon Ilitch n'avait, cet automne, lui-même pas reconnu tout de suite son propre frère : « Est-ce bien Kouzma, celui avec qui j'ai tant d'années roulé ma bosse, à travers champs, villages et petits chemins ? »

— Tu as vieilli, frère !

¹¹⁹ Père de Tikhon et Kouzma, voir page 1. Mironov pour Mironovitch, sans doute...

¹²⁰ Voir page 9.

— Un peu.

— Et en avance !

— En cela, je suis Russe. Ça ne traîne pas, chez nous !

Allumant sa troisième cigarette, Tikhon Ilitch regardait par la fenêtre obstinément, d'un air interrogateur :

— C'est vraiment pareil dans les autres pays ?

Non, ce n'est pas possible. Il connaît des gens qui sont allés à l'étranger – le marchand Roukavichnikov, par exemple –, ils lui ont raconté... Et puis, même sans Roukavichnikov, on peut faire marcher sa tête. Il n'y a qu'à voir les Allemands de Russie¹²¹ ou les Juifs : tous sont soignés, raisonnables, ils se connaissent tous et sont copains – et pas seulement quand ils sont gris –, ils s'entraident tous ; s'ils se quittent, ils s'écrivent, ils se transmettent de famille à famille des portraits de leurs pères, de leurs mères et de leurs amis ; ils éduquent leurs enfants, ils les aiment, jouent avec eux, discutent avec eux comme avec des égaux, un enfant ne l'oublie pas, ça. Tandis que chez nous, chacun est l'ennemi de l'autre, l'envie, le calomnie, on va l'un chez l'autre une fois par an, on s'agite comme un possédé lorsque se présente un visiteur, on se hâte de ranger l'appartement... Et ce n'est pas tout ! On donne à regret à son hôte une cuillerée de confiture ! S'il ne redemande rien, celui-ci devra se contenter d'un seul verre de thé...

Une troïka passa devant les fenêtres. Tikhon Ilitch l'examina attentivement. Les chevaux étaient efflanqués, mais visiblement fringants. Le tarantass¹²², en bon état. Qui venait-il chercher cet équipage ? Dans le voisinage, personne n'avait une telle troïka. Les propriétaires, dans le coin, étaient tellement gueux que, des fois, ils restaient sans pain pendant trois jours, ils avaient vendu leurs protège-icônes¹²³ et n'avaient pas de quoi faire réparer leurs toits ni même un carreau cassé ; ils bouchaient les carreaux manquant aux fenêtres avec des coussins, et, en cas de pluie, disposaient par terre des récipients et des seaux, l'eau passait à travers les plafonds comme à travers un tamis... Puis ce fut le cordonnier Deniska¹²⁴ qui passa. Où allait-il ? Et que trimballait-il ? Non, pas possible, une valise ? En voilà un imbécile, pardonne-moi mon péché, Seigneur !

Tikhon Ilitch chaussa ses caoutchoucs et sortit sur le perron. Ayant profondément respiré l'air frais du crépuscule bleuâtre pré-hivernal, il s'arrêta de nouveau et s'assit sur le petit banc... Oui, ça faisait une jolie famille, le Gris¹²⁵ et

¹²¹ https://fr.wikipedia.org/wiki/Allemands_de_Russie

¹²² <https://fr.wikipedia.org/wiki/Tarantass>

¹²³ En or ou en argent, ne laissant voir que le visage du saint ou de la sainte.

¹²⁴ Pour Denis, tournure populaire.

¹²⁵ Évoqué plus haut, voir page 30. Son fils, Denis (Deniska), est le savetier qui vient de passer.

son fils ! Tikhon Ilitch suivit mentalement la route qu'affrontait Deniska, cheminant dans la boue une valise à la main. Il vit en pensée Dournovka, son domaine, le ravin, les izbas, la nuit tombante, la lueur chez son frère, celles chez les villageois... Kouzma doit être assis en train de lire. La Jeune se tient dans le vestibule sombre et froid, à côté d'un poêle à peine tiède, elle se réchauffe les mains, le dos, elle attend qu'on lui crie : « Le dîner ! » – et, serrant ses lèvres fanées et ternies, elle songe... À quoi ? À Rodka ? Ce sont des bobards, tout ce qui se dit, qu'elle l'aurait empoisonné, des bobards ! Mais si elle l'a vraiment empoisonné... Seigneur Dieu ! Si elle l'a empoisonné, que doit-elle éprouver ? Quelle pierre tombale pesant sur son âme dissimulée !

En esprit, il regarda, du haut du perron de sa propriété, le village de Dournovka, les izbas noires à flanc de coteau dans le ravin, les granges, les osiers dans les arrière-cours... À gauche, au-delà des champs, à l'horizon, c'était la guérite du garde-barrière. Au crépuscule, un train passe devant, comme une chaîne d'yeux enflammés défilant. Puis ce sont les yeux des izbas qui s'allument. Il fait de plus en plus sombre, c'est plus intime – mais on ressent du désagrément à voir l'izba de la Jeune et celle du Gris, toutes les deux presque au centre de Dournovka, séparées par trois habitations : on ne voit de lumière ni dans l'une ni dans l'autre. Les mioches du Gris se retrouvent aveugles comme des taupes, ils deviennent fous de joie et d'étonnement lorsqu'on arrive, les soirs heureux, à éclairer l'izba...

— Non, c'est mal ! dit résolument Tikhon Ilitch, qui se leva. Non, c'est une honte ! Il faut arranger cette affaire, même un petit peu, dit-il en se dirigeant vers la station.

Il gelait, l'odeur de samovar venant de la gare était plus forte. Les lumières y brillaient plus nettement, les grelots de la troïka sonnaient bien. Chouette, cette troïka ! En revanche, les canassons des moujiks jouant les cochers, leurs télègues minuscules avec leurs roues menaçant ruine, tordues et couvertes de boue, offraient un spectacle pitoyable ! La porte de la station grinçait et claquait d'un coup sourd au fond du jardinet en façade. L'ayant contourné, Tikhon Ilitch gravit les marches du haut perron de pierre, sur lequel chantait un samovar de cuivre d'une contenance de deux litres¹²⁶, dont la grille rougeoyait comme des dents de feu, et il tomba sur la personne qu'il lui fallait, justement – Deniska.

Tête baissée, songeur, Deniska se tenait sur le perron et tenait à sa main droite une petite valise grise bon marché, généreusement semée de clous de fer-blanc à tête ronde et ficelée d'une corde. Il portait une vieille et visiblement très lourde *poddiovka*, tombant en plis aux épaules et très basse de taille, une casquette neuve et des bottes éculées. Il était courtaud, ses jambes étaient très courtes par rapport à son torse. À présent, la taille basse de son manteau et ses bottes éculées faisaient paraître ses jambes encore plus courtes.

— Denis, l'interpella Tikhon Ilitch, que fais-tu ici, chenapan¹²⁷ ?

¹²⁶ Ancienne unité, le seau faisait un peu plus de douze litres.

¹²⁷ Le terme russe a d'abord signifié : flic, limier. Ensuite, cela va de polisson à bandit...

Rien ne pouvant jamais l'étonner, Denis leva tranquillement sur lui ses yeux aux longs cils, des yeux sombres et las, tristement railleurs, et il ôta sa casquette. Il avait une chevelure gris souris et exagérément épaisse, un visage terreux et comme enduit de graisse, mais de beaux yeux.

— Bonjour, Tikhon Ilitch, répondit-il d'une petite voix chantante de ténor urbain, l'air un peu intimidé, à son habitude. Je vais... dans cette... à Toula¹²⁸.

— Et pour quoi faire, avec votre permission ?

— J'y trouverai p'têt ben une place...

Tikhon Ilitch l'examina : il avait sa valise à la main, de la poche de sa *poddiovka* dépassaient de minces livres verts et rouges, tout un rouleau. La *poddiovka*...

— Tu n'as pas l'élégance d'un gandin de Toula !

Deniska s'examina lui-même à son tour.

— C'est la *poddiovka* ? demanda-t-il avec une humble simplicité. Eh ben, si à Toula je gagne de l'argent, je m'achèterai un *golman* – il voulait dire un dolman. Cet été, je me suis bien débrouillé ! J'ai vendu des journaux.

Tikhon Ilitch montra la valise d'un signe de tête :

— Et c'est quoi, ce truc-là ?

Deniska baissa les cils :

— Je me suis acheté une *palise*.

— C'est sûr qu'un dolman sans valise, ça ne se peut point ! ironisa Tikhon Ilitch. Et, dans ta poche, c'est quoi ?

— Bah, un tas d'idioties...

— Montre un peu.

Deniska posa sa valise et tira les brochures de sa poche. Tikhon Ilitch les prit et les examina l'une après l'autre. Le recueil de chansons *Maroussia, La femme débauchée, L'innocente enchaînée, Compliments en vers aux parents, éducateurs et bienfaiteurs, Le rôle...*

Ici, Tikhon Ilitch s'arrêta d'un coup, mais Denis, qui l'observait, lui souffla avec vivacité et simplicité :

¹²⁸ <https://fr.wikipedia.org/wiki/Toula>

— Le rôle du *protalériat* en Russie.

Tikhon Ilitch secoua la tête.

— C'est nouveau, ça ! T'as rien à bouffer, mais tu t'achètes une valise et des livres. Et faut voir lesquels, en plus ! Vraiment, ce n'est pas pour rien qu'on t'appelle le fauteur de troubles. À ce qu'on dit, tu passerais ton temps à injurier le tsar ? Prends garde, l'ami !

— Je me suis pas acheté une propriété, tout de même, répondit Denis avec un sourire tristement ironique. Et j'ai rien fait au tsar. On raconte des blagues à mon sujet, comme sur un mort. J'ai jamais eu ces idées-là. C'est-y que je serais somnambule ?

La poulie de la porte grinça, le gardien de la station apparut – c'était un vieux soldat chenu à la retraite, à la respiration sifflante et râlante –, ainsi que buvetier de la gare, gros père aux yeux bouffis et aux cheveux gras.

— Rangez-vous un peu, messieurs les marchands, qu'on puisse prendre le samovar...

Denis s'écarta et saisit la poignée de sa valise.

— Tu l'as fauchée quelque part, hein ? demanda Tikhon Ilitch en indiquant la valise d'un signe de tête, tout en repensant à l'affaire qui l'avait amené à la station.

Deniska se taisait, baissant la tête.

— Et elle est vide, hein ?

— Deniska se mit à rire.

— Vide...

— On t'a chassé de ta place ?

— C'est moi qui suis parti.

Tikhon Ilitch soupira.

— Exactement comme son père ! dit-il. Celui-là aussi, on le flanquait dehors, et il disait : « C'est moi qui suis parti. »

— C'est pas des craques, parole !

— D'accord, d'accord... Tu es allé chez toi ?

— J’y suis resté deux semaines.

— Ton père est à nouveau sans travail ?

— Pour le moment, oui.

— Pour le moment ! le singea Tikhon Ilitch. L’écervelé !¹²⁹ Et révolutionnaire, avec ça. Ça veut jouer au loup, mais ça a une queue de toutou.

« M’est avis que tu sors de la même cuve, toi aussi », songea Deniska avec un petit sourire malicieux, mais sans lever la tête.

— Ainsi, le Gris reste chez lui à se tourner les pouces et à fumer ?

— Il est nul, dit avec conviction Deniska.

Tikhon Ilitch lui donna un petit coup de poing sur la tête.

— Au moins, n’étales pas ta bêtise. Qui parle ainsi de son père ?

— Le matin est vieux, je ne vais pas lui donner du « papa », répondit tranquillement Deniska. C’est ton père, alors nourris-le. Et lui, il m’a bien nourri ?

Mais Tikhon Ilitch n’écoula pas la fin. Il cherchait le moment d’entamer une conversation d’affaire. Et, sans écouter, il le coupa :

— Et, pour aller à Toula, tu as un billet ?

— Pour quoi faire, un billet ? répondit Deniska. Je grimpe dans un wagon et, hop, à la grâce de Dieu, aussitôt sous une banquette.

— Et tes livres, tu les liras où ? Pas sous ta banquette.

Deniska réfléchit.

— Oh, ça ? On reste pas tout le temps sous la banquette. On va aux chiottes, on peut lire toute la nuit, si on veut.

Tikhon Ilitch fronça les sourcils.

— Eh bien, écoute, commença-t-il. Voilà : il est temps que tu lâches toute cette musique-là. Tu n’es plus un gamin, grand sot. Retourne à Dournovka – il est temps de te mettre au boulot. Parce que là, c’est écœurant, de vous voir. Tiens, chez moi, j’ai des conseillers de cour¹³⁰ qui vivent mieux que vous – dit-il en entendant par là

¹²⁹ Coquille probable dans le texte russe.

¹³⁰ Rang médian de la table des rangs instituée par Pierre le Grand. Ici employé ironiquement, c’est une autre cour.

les chiens de sa cour. Soit, je t'aiderai... au début. Pour la marchandise, l'équipement, quoi... Tu pourras subvenir à tes besoins, et en donner un peu à ton père.

« Où veut-il en venir ? » songea Deniska.

Tikhon Ilitch se décida et finit par dire :

— Il est temps que tu te maries.

« C'est donc ça ! » se dit Deniska qui se mit sans hâte à rouler une cigarette.

— Ben, répliqua-t-il tranquillement, un peu tristement et sans lever les cils, je ne vais pas me montrer obstiné. Se marier, c'est possible. Mais on peut aussi aller aux *pristituées*.

— Ça, c'est autre chose, répondit aussitôt Tikhon Ilitch. Seulement, mon vieux, se marier, faut faire ça intelligemment. Les enfants, ça demande du capital, pour bien les élever.

Deniska éclata de rire.

— Pourquoi rigoles-tu ?

— Bah voyons ! Les élever ! Comme des poules ou des cochons.

— Ils demandent tout autant à manger que des poules ou des cochons.

— Et épouser qui ? demanda Deniska avec un sourire triste et ironique.

— Qui ? Mais... qui tu veux.

— Ce serait pas la Jeune ?

Tikhon Ilitch piqua un fard.

— Imbécile ! Elle n'est pas bien, la Jeune ? Une femme paisible, travailleuse...

Deniska garda le silence, passant l'ongle sur l'une des têtes de fer-blanc sur sa valise. Puis il joua les idiots.

— Des jeunes, y en a des tas, dit-il d'une voix traînante. Je sais pas sur laquelle vous bavardez... C'est-y celle avec qui vous étiez ?

Mais Tikhon Ilitch s'était déjà ressaisi.

— Que j'aie été avec elle ou pas, ce n'est pas de ton ressort, cochon, répondit-il si vite et avec tant d'autorité que Deniska bredouilla humblement :

— Tout l'honneur est pour moi... Je disais ça... histoire de causer...

— Bon, alors, pas la peine de dire des sottises. Je ferai de vous des gens. Tu as compris ? Je m'occuperai de la dot... Tu as compris ?

Deniska devint songeur.

— Je vais pour le moment aller à Toula... commença-t-il.

— Le coq a trouvé une perle au milieu du grain !¹³¹ Qu'as-tu donc besoin d'aller à Toula ?

— On meurt de faim, chez nous...

Tikhon Ilitch ouvrit son caftan, glissa la main dans la poche de sa *poddiovka* : il allait donner vingt kopecks à Deniska. Mais il s'avisa que ce serait stupide de gaspiller son argent, et puis, ce bouffon-là n'allait-il pas s'en faire accroire, prétendre qu'on voulait l'acheter ? Il fit mine de chercher quelque chose.

— Ah, j'ai oublié mes cigarettes ! Donne-moi de quoi en rouler une.

Deniska lui tendit sa blague. On avait déjà allumé la lanterne au-dessus du perron, et Tikhon Ilitch lut à haute voix, à sa faible clarté, ce qui était brodé de fil blanc sur la blague :

« Je done à qui j'aime, et done la blague pour toujours à qui j'aime vramant¹³² »

— Bien tourné ! dit-il.

Deniska baissa timidement les yeux.

— Alors, tu as déjà une belle ?

— C'est pas les pouffiasses qui manquent ! répondit Deniska avec insouciance. Mais je veux bien me marier. Je reviendrai pour les jours gras¹³³, et ensuite, à la grâce de Dieu...

Une télègue roula dans un bruit de tonnerre au-delà du jardinet pour s'arrêter devant le perron ; elle était tout éclaboussée de boue, un moujik était assis au bord

¹³¹ Allusion à une fable de Krylov : le coq ne trouve pas la perle très nourrissante...

¹³² Pour rendre les fautes d'orthographe de l'inscription.

¹³³ Ceux pendant lesquels – entre deux périodes de maigre ou de jeûne – on peut manger de la viande.

du siège de cocher, et, au milieu de la télègue siégeait, enfoncé dans de la paille, Gorodov, le diacre d'Oulianovka¹³⁴.

— Il est parti ? cria le diacre avec inquiétude en extrayant de la paille un pied chaussé d'un caoutchouc neuf.

Chacun des cheveux de sa tête ébouriffée, d'un roux ardent, frisait impétueusement, sa chapka était renversée sur sa nuque, son visage avait rougi d'émotion et à cause du vent.

— Le train ? dit Tikhon Ilitch. Non monsieur, il n'est pas encore parti, monsieur¹³⁵.

— Aha ! Eh bien, Dieu soit loué ! s'exclama joyeusement le diacre, se dépêchant tout de même de sauter au bas de la télègue et se hâtant vers la porte de la gare.

— Eh bien, Denis, faisons donc comme ça. On se revoit donc aux jours gras.

À la gare, cela sentait la pelisse mouillée, le samovar, la *makhorka*¹³⁶, le pétrole lampant. La tabagie était telle que cela piquait la gorge, les lampes éclairaient à peine au milieu de la fumée, une froide humidité flottait dans la demi-obscurité. Les portes grinçaient et claquaient, des moujiks s'attroupaient et braillaient de concert, le fouet en main – c'étaient des cochers d'Oulianovka, attendant le voyageur, parfois toute une semaine. Parmi eux, les sourcils levés, allait et venait un Juif marchand de blé portant un chapeau melon et un manteau à capuche. À côté de la caisse, des moujiks amenaient à la bascule des valises de maître et des corbeilles cousues dans de la toile cirée ; ils étaient houspillés par le télégraphiste exerçant les fonctions de sous-chef de gare, jeune type court sur pattes et à la grosse tête garnie d'un toupet jaune et frisé qui bouffait sur la tempe gauche en sortant de la casquette, à la cosaque ; assis sur le sol boueux, un pointer¹³⁷ aux yeux tristes, tacheté comme une grenouille, était tout secoué de tremblements.

Jouant des coudes pour se frayer un chemin au milieu des moujiks, Tikhon Ilitch s'approcha du comptoir et bavarda un peu avec le buvetier. Puis il sortit de la station pour rentrer chez lui. Deniska se tenait toujours sur le perron.

— Je voulais vous demander quelque chose, Tikhon Ilitch, dit-il, redoublant de timidité.

— Qu'y a-t-il encore ? demanda d'un ton sévère Tikhon Ilitch. De l'argent ? Tu n'en auras pas.

¹³⁴ Gros bourg déjà rencontré (Rodka en venait), pas très éloigné de Dournovka.

¹³⁵ Revoir la note 6 de la page 1.

¹³⁶ Rappel : gros tabac.

¹³⁷ https://fr.wikipedia.org/wiki/Pointer_anglais

- Non, pourquoi de l'argent ? C'est ma lettre que je vous demande de lire.
- Une lettre ? Adressée à qui ?
- À vous. Je voulais vous la donner tout à l'heure, mais j'ai pas osé.
- Et à propos de quoi ?
- J'ai juste... décrit mon existence...

Tikhon Ilitch prit des mains de Deniska un bout de papier qu'il fourra dans sa poche et repartit chez lui en marchant dans la boue figée et devenue élastique.

Il était à présent d'humeur vaillante. Il avait envie de travailler, et pensa avec plaisir qu'il fallait de nouveau donner à manger aux bestiaux. Dommage, seulement, de s'être emporté et d'avoir chassé *Tourteau*, il lui faudrait lui-même passer la nuit sans dormir. On ne pouvait pas compter sur Oska. Il devait déjà dormir. Ou être avec la cuisinière, occupé à invectiver le patron... Étant passé devant les fenêtres éclairées de l'izba, Tikhon Ilitch se faufila dans l'entrée et colla son oreille à la porte. De l'autre côté, un rire se fit entendre, puis la voix d'Oska :

— Tiens, encore une histoire. Dans un bourg, il y avait un moujik – pauvre, tout ce qu'il y a de plus pauvre, le plus pauvre du bourg. Et ce moujik, mes amis, alla un jour labourer. Et voilà qu'il est suivi par un chien tacheté. Le moujik laboure, et le chien fait le tour du champ, fouine partout, grattant la terre comme pour chercher quelque chose. Il fouille tant qu'il peut, et se met soudain à hurler, mais à hur-ler ! Qu'est-ce que ça veut dire ? Le moujik fonce sur lui, regarde dans le trou – et y voit une marmite...

— Une marmi-ite ? demanda la cuisinière.

— Écoute donc. Il y a marmite et marmite, et dans celle-là, il y a de l'or ! En veux-tu en voilà... Voilà le moujik devenu riche...

« Ah ces moulins à paroles ! » songea Tikhon Ilitch, qui se mit à écouter d'une oreille avide la suite de l'histoire du moujik.

- Le moujik devint riche, il perdit l'équilibre, comme un vulgaire marchand.
- Tout comme notre Patte-raide, plaça la cuisinière.

Tikhon Ilitch eut un petit sourire : il le savait, que cela faisait longtemps qu'on l'appelait Patte-raide... Tout homme a son sobriquet !

Oska poursuivit :

— Encore plus riche... Oui... Et voilà que le fameux chien crève. Que faire ? Ben, y avait rien à faire, c'était dommage pour le chien, il fallait l'enterrer avec les honneurs...

De gros rires se firent entendre en rafale. Le narrateur lui-même s'esclaffa, ainsi que quelqu'un d'autre, avec une toux de vieux.

— Pas possible, c'est *Tourteau* ? tressaillit Tikhon Ilitch. Eh bien, Dieu soit loué ! Je le lui avais bien dit, à cet imbécile : « tu re-vien-dras ! »

— Le moujik est allé voir le pope, continua Oska ; au pope, il explique : « Voilà, mon père, le chien a crevé, il faut l'enterrer... »

De nouveau la cuisinière ne put y tenir et cria gaiement :

— Hou ! Tu exagères !

— Laisse-moi donc finir, cria à son tour Oska, qui reprit le ton de la narration, figurant tantôt le pope, tantôt le moujik.

— Donc, il lui dit : « Il faut enterrer le chien. » Le pope se met à trépigner, faut le voir : « Comment ça, l'enterrer ? Un chien au cimetière ? Je vais te faire pourrir en prison, moi, et les fers aux pieds, encore ! » — « Mon père, c'est que ce n'est pas un chien quelconque : en crevant, il vous a légué cinq cent roubles ! » Faut voir le pope sauter de sa place : « Imbécile ! Est-ce que je t'engueule pour vouloir l'enterrer ? Non, c'est rapport à l'endroit : c'est dans l'enceinte de l'église, qu'il faut l'enterrer ! »

Tikhon Ilitch toussa bruyamment et ouvrit la porte. Assise à table à côté d'une petite lampe qui filait¹³⁸, et dont le verre cassé était, sur un côté, encollé d'un bout de papier noirci, penchant la tête et le visage couvert par ses cheveux mouillés, siégeait la cuisinière. Elle se peignait avec un démêloir en bois qu'elle examinait à la lumière, à travers ses cheveux. Oska, une cigarette aux lèvres, riait aux éclats, renversé en arrière, agitant ses pieds chaussés de *lapti*. Dans la pénombre, à côté du poêle, rougeoyait une pipe. Lorsque Tikhon Ilitch tira la porte et parut sur le seuil, les rires s'interrompirent net et le fumeur de pipe se leva craintivement de sa place, ôta la pipe de sa bouche et la fourra dans sa poche... C'était bien *Tourteau* ! Mais Tikhon Ilitch, comme si rien n'était arrivé le matin même, leur cria avec entrain et d'une voix amicale :

— Les gars ! Faut nourrir le bétail...

Ils déambulèrent dans l'enclos avec une lanterne, éclairant le fumier gelé, la paille dispersée, la mangeoire, les poteaux qui projetaient des ombres immenses, réveillant les poules sur leurs perchoirs, sous les auvents. Les poules dégringolaient, tombaient, se penchaient vers l'avant et s'enfuyaient au hasard,

¹³⁸ C'est-à-dire que sa mèche fumait.

s'endormant en pleine course. Les grands yeux lilas des chevaux, qui tournaient la tête vers la lumière, brillaient d'un regard étrangement magnifique. Leurs haleines formaient des vapeurs, on aurait dit que tous fumaient. Lorsque Tikhon Ilitch abaissait la lanterne et regardait en l'air, il voyait avec joie, au-dessus du carré de la cour, les étoiles de diverses couleurs se détacher nettement, au sein du ciel pur et profond. On entendait le vent du nord froufrouter sur les toits, et sa fraîcheur glaciale s'infiltrer par les fissures... Loué sois-tu, Seigneur ! L'hiver était là...

En ayant fini avec cette corvée et ayant commandé de préparer le samovar, Tikhon Ilitch se rendit avec sa lanterne dans la boutique froide et remplie d'odeurs, choisit un bon hareng mariné – se régaler d'une salaison n'est pas mauvais, juste avant le thé ! – et le dégusta, avala plusieurs petits verres de sa liqueur de sorbe douce-amère, d'un jaune tirant sur le rouge ; puis il se versa une tasse¹³⁹ de thé, trouva dans sa poche la lettre de Deniska et se mit à déchiffrer son gribouillage.

« Denia¹⁴⁰ a reçu 40 roubles pour tout arjan¹⁴¹, après il a pris ses affaires... »

« Quarante ! songea Tikhon Ilitch. Ah, le pauvre diable ! »

« Denia s'est rendu à la gare de Toula, ou on l'a volé tout au dernier kopeck savait pas où aller et grand chagrin l'a pris... »

Déchiffrer ces absurdités était dur et ennuyeux, mais la soirée était longue, et Tikhon Ilitch n'avait rien à faire... Le samovar bouillonnait, tout affairé, la lampe répandait une lumière tranquille – et le silence et le calme de cette soirée avait quelque chose de triste. Le maillet¹⁴² du veilleur passait régulièrement sous les fenêtres, jouant un air de danse dans l'air glacé...

« Après, je me suis mis à pansé qu'il faut rentré à la maison, le père est terrible... »

« En voilà un imbécile, pardon, Seigneur ! se dit Tikhon Ilitch. Le Gris, terrible ! »

« J'irai dans la forêt épaisse choisir un sapin bien haut et je prends un fût à pain de sucre pour fixer sur elle la vie éternelle, avec mon pantalon neuf mais sans botte... »

— Doit être « sans bottes » ? dit Tikhon Ilitch en écartant le papier de ses yeux fatigués. Pour être vrai, ça c'est vrai...

Ayant jeté la lettre dans le rince-eau, il mit les coudes sur la table en regardant la lampe... Nous sommes des gens bizarres ! Nous avons l'âme bariolée ! Tantôt

¹³⁹ Le thé se prend plutôt dans des verres.

¹⁴⁰ Variante pour Denis, de même que Deniska.

¹⁴¹ Les fautes d'orthographe et de syntaxe essaient de rendre celles dans le texte russe.

¹⁴² Voir la note 94 : le maillet frappe une planchette pour dire que tout va bien...

l'homme est un véritable¹⁴³ chien, tantôt il s'attriste, s'apitoie, s'attendrit, pleure sur lui-même... comme Deniska ou lui-même, Tikhon Ilitch... Il y avait de la buée sur les carreaux, le maillet du veilleur faisait entendre en mesure ses notes hivernales, claires et vives... Ah, s'il avait eu des enfants ! S'il avait eu – disons une gentille maîtresse, au lieu de cette grosse vieille dont il avait par-dessus la tête, rien qu'à entendre ses récits sur la princesse et la nonne dévote Polykarpia, que l'on appelait en ville *Poloukarpia*¹⁴⁴ ! Mais c'était trop tard, trop tard...

Ayant déboutonné le col brodé de sa chemise, Tikhon Ilitch se tâta le cou avec un sourire amer, les creux qui s'y logeaient, derrière les oreilles... Ces cavités étaient le premier signe de la vieillesse – ça vous donnait la tête d'un cheval ! Le reste n'était pas mal non plus. Il pencha la tête, glissa ses doigts dans sa barbe... Une barbe grise, sèche, emmêlée... Ah, il était bien fini, Tikhon Ilitch !

Il buvait toujours, s'enivrait, il serrait de plus en plus les mâchoires, regardait de plus en plus fixement, en clignant des yeux, la mèche de la lampe, à la flamme toujours égale... Pensez donc : pas moyen pour lui d'aller voir son frère, à cause des porcs noirs, de ces sales cochons ! Et, s'ils l'avaient laissé y aller, le plaisir eût été mince : Kouzma l'aurait sermonné en présence de la Jeune, serrant les lèvres et baissant les cils... Rien que ces yeux baissés donnaient envie de s'évaporer !

Il avait le cœur serré, la tête embrumée... Où avait-il donc entendu cette chanson ?

Devant moi, le soir ennuyeux,
Je ne sais à quoi l'occuper,
Mon gentil ami est arrivé,
Il me cajole de son mieux...

Ah oui, c'est à Lebediane, à l'auberge. Un soir d'hiver, les jeunes dentellières chantent. Assises, les cils baissés, elles suivent leurs fils en chantant d'une profonde voix de poitrine :

Il m'embrasse et m'enlace,
Me fait ses adieux...

Sa tête s'obscurcissait : tantôt il avait l'impression d'avoir tout devant lui – la joie, l'insouciance et la liberté –, tantôt son cœur se serrait,, c'était sans espoir.

Tantôt il s'encourageait :

— Avec de l'argent en poche, tout serait à moi !

¹⁴³ « Un pur chien » dans le langage oral actuel... et c'est l'expression russe !

¹⁴⁴ Quasiment *demi-carpe*...

Tantôt il regardait la lampe d'un air méchant et marmonnait, en imaginant son frère :

— Professeur ! Prédicateur ! Philarète¹⁴⁵ le Miséricordieux... Va-nu-pieds du diable !

Il avait bu toute la liqueur de sorbe, et tellement fumé que l'air en était obscurci... Avançant à pas incertains sur le plancher oscillant, il sortit en veston dans l'entrée sombre, sentit la forte fraîcheur de l'air, une odeur de paille et de chien mouillé, et vit deux flammes vertes clignoter sur le seuil...

— *Tapageur* ! appela-t-il.

De toutes ses forces, il envoya au chien un coup de botte dans la tête, et se mit à pisser sur le seuil.

Un silence de mort régnait sur la terre se dessinant sans heurts à la lumière des étoiles. Celles-ci brillaient en formant des arabesques colorées. La grand-route étalait sa blancheur vague, qui allait se perdre dans l'obscurité. Un grondement lointain se faisait entendre, d'abord étouffé, puis plus fort, comme provenant des entrailles de la terre. Pour éclater soudain en surface et retentir aux alentours : en une traînée blanche de fenêtres éclairées à l'électricité, dénouant, telle une sorcière en plein vol, des tresses de fumée illuminées par en-dessous, l'express du Sud-Est traversait la grand-route et filait au loin.

— Et tout ça devant Dournovka ! dit Tikhon Ilitch, hoquetant et rentrant dans sa chambre.

La cuisinière ensommeillée pénétra dans la pièce, faiblement éclairée par la lampe presque épuisée et empestant le tabac ; elle apportait une petite marmite de soupe aux choux, toute graisseuse, qu'elle avait empoignée à l'aide de chiffons noirs de suie et de graisse. Tikhon Ilitch loucha dessus et dit :

— Fiche-moi le camp tout de suite.

La cuisinière fit demi-tour, et disparut en refermant la porte d'un coup de pied.

Il avait envie de se coucher, mais il resta encore assis un long moment, les dents serrées, regardant la table d'un air sombre.

¹⁴⁵ <https://www.universalis.fr/encyclopedie/fedor-nikititch-philarete/>

